

GLORIA



SHOUXSIE SIOUX
INTERVIEW

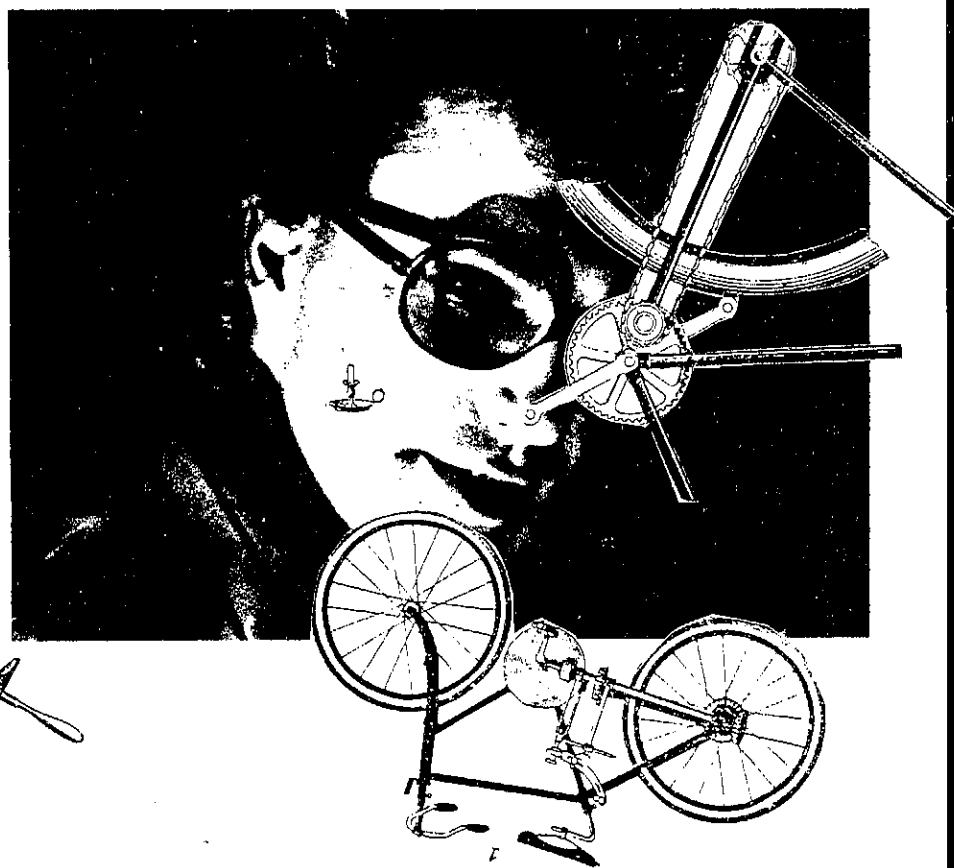
INÉDITS : W. BURROUGHS

VIDÉO : BRIAN ENO

EN DIRECT DES TÉNÉBRES :

CRÉATURES & RITUELS
ROCK GOTHIQUE, PUNKABILLY, BATCAVE, CATACOMBES
ET VOLLEMIN

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR
SUR **R. STEVIE MOORE**
SANS JAMAIS AVOIR OSÉ LE DEMANDER



NEW ROSE
Ref. ROSE-31

DU 31 MARS AU 8 AVRIL 1984

CHANSON, ROCK, MUSIQUES
90 SPECTACLES 250 ARTISTES

LE PRINTEMPS DE BOURGES

RENSEIGNEMENTS - LOCATIONS :

Théâtre Jacques-Cœur
16, rue Jacques-Cœur 18000 BOURGES (48) 24-30-50

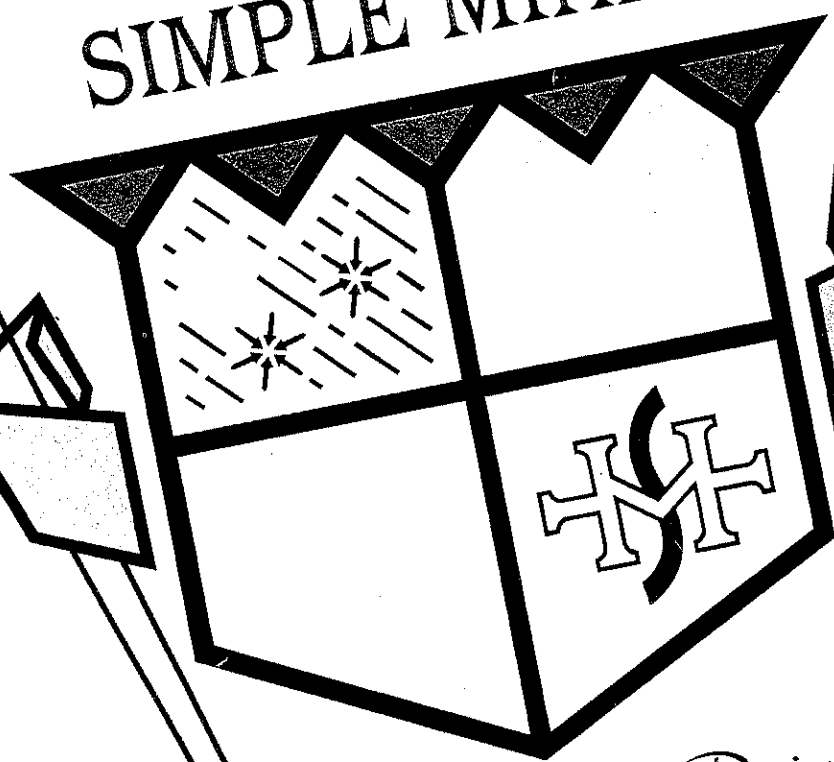
toutes agences
nouvelles frontières (1) 273-25-25

avec Le Ministère de la Culture - Direction de la Musique
La Ville de Bourges
Le Conseil Général du Cher
Le Conseil de la Région Centre

Maison
de la Culture
de Bourges

Centre
Régional
de la Chanson
de Bourges

SIMPLE MINDS



Sparkle in the Rain

SIMPLE MINDS

**NOUVEL
ALBUM**

Tournée française en Avril.
15/4 Marseille - 16/4 Toulouse - 22/4 Nice - 23/4 Lyon -
25/4 Rennes - 26/4 Paris

Sur disques et cassettes

Virgin



NINJA GEN

**TOURNEE FRANÇAISE
MARS 1984**

DIM	4 MARS	18 H	LILLE/PALAI DES CONGRES
LUN	5 MARS	21 H	STRASBOURG/HALL TIVOLI
MAR	6 MARS	20 H	DIJON/LE FORUM
SAM	17 MARS	21 H	ROUEN/PARC DES EXPOSITIONS
DIM	18 MARS	17 H 30	MELUN/SALLE DES FETES
LUN	19 MARS	21 H	BORDEAUX/PATINOIRE MERIADECK
MAR	20 MARS	20 H 30	CLERMONT-FERRAND/MAISON DES SPORTS
JEU	22 MARS	21 H	MONTPELLIER/PALAI DES SPORTS
VEN	23 MARS	21 H	GRENOBLE/ALPEXPO

EDITORIAL

Si la couleur de ce numéro est NOIRE, ce n'est pas que nous voulons célébrer plus qu'il ne faut les créatures et les rituels des ténèbres qui envahissent le rock, l'art, le cinéma et la bande dessinée. De la même façon, si les NOUVEAUX BARBARES sont parmi nous, nous ne cérons à aucune fascination malsaine pour l'IRREVERSIBLE, à aucun fatalisme du désespoir. Simplement nous essayons de nous faire l'écho de ces appels d'outre-tombe, des jeux avec la mort parfois seulement "mode", mais pas toujours innocents. Derrière le paravent esthétique, ils disent l'état du monde, le besoin de provoquer ou de détourner les tristes conventions, les règles trop bien ordonnées. C'est pour cela que Burroughs LE VISIONNAIRE, à 70 ans, reste lui aussi un punk de la littérature. Cette nouvelle livraison de GLORIA offre aussi la tranquille assurance d'Eno vidéaste, plus que jamais EXPERIMENTEUR GENIAL. Ou encore le gag énorme de Vuillemin. Avec au centre la diva Siouxsie, grande prêtresse qui tombe le voile. Et la COHERENCE, si vous savez lire entre les lignes, elle est là, bien là.



PHOTO DEREK RIDGERS

SOMMAIRE

INSTANTS

MOTEURS
Laurie Anderson - Chrissie Hynde

IMPACTS

The The - Violent Femmes - Bruce Joyner - The Go Betweeners

CHOCS

- La neige était noire
- Au bon chic macabre
- La mort dans l'âme
- Les morts peuvent danser

BD

Vuillemin, noirs dess(e)ins

INTERVIEW

Eno, l'avis de Brian

INEDIT

Burroughs, un jeune punk de 70 ans

PORTFOLIO

Derek Ridgers, les nouveaux barbares

MUZIK KRONIK

SCENES

page 6

page 10

page 12

page 14

page 20

page 22

page 24

page 26

page 30

page 33



COUVERTURE: SIOUXSIE SIUX
BUJOUX: NARDO/SACRILEGE
DENTELLES: YVAN ET MARZIA
GANTS: YVAN ET MARZIA
PHOTO: PHILIPPE DJANOUOFF
GRAPHISME TITRE: SYLVAIN DUMONT

Ce numéro 7 de Gloria a été réalisé sous la direction de PAUL ALESSANDRINI, avec, conception visuelle de PHILIPPE DJANOUOFF, maquette PATRICK TANGUY. Et, pour la rédaction Marjorie Alessandrini, Philippe Blanchet, Patrice Bollon, Pascal Bussy, Christian Copin, Astrid Emerit, Jean-Luc Fromental, Jean-Jacques Lebel, Christian Perrot, Veronique Robin, Patrick Rognant. Publicité: JEAN-FRANÇOIS MUZEREAU, tél. 586.81.20. Relecture textes: PASCAL BUSSY. Gloria est éditée par le G.L.O.R.I.A., association sans but lucratif. Adresse provisoire: 1, rue de Messine, 75508 Paris. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: PHILIPPE DJANOUOFF. Copyright "Gloria International". Tous droits réservés. Dépôt légal à parution. Commission paritaire en cours. Photogravure/impression: Imprimerie Lafayette. Composition: TYP'avenir. Diffusion N.M.P.P. La rédaction accepte volontiers l'envoi de textes et de photos mais ne saurait en être responsable. Joindre une enveloppe timbrée à tout courrier. I.S.S.N. 0292-9880. Ce numéro a été tiré à 50000 exemplaires.

PHOTO ANTON CORBLIN



ANNIE LENNOX. Mutant androgyne échappé de l'univers d'un K. Dick, Annie Lennox est l'exutoire de nos phantasmes poussiéreux : une sorte d'Eve futuriste usant de tous les artifices pour opérer ses multiples mutations. Tour à tour fascinant succube ancré au cœur de nos nuits à grand coup de *Sweet Dreams*, travesti hybride et vulgaire pour *Love is a stranger*, puis héroïne sadienne pour l'album *Touch*. Du fond de son église avec son vieux complice Dave Stewart, elle dose savamment les ingrédients en une recette irrésistible : une section de cuivres, le London Philharmonic Orchestra, un peu de flûte derrière l'armature synthétique. Annie Lennox s'apprête à jouer le jeu de la sensualité ; un fantôme la hante : celui de Grace Jones. L'exorcisme aura lieu très bientôt car *Aqua* est le prochain sort jeté par notre fée rousse. C.C.

EDIE SEDGWICK. Excessive, décadente, aventureuse, outragée, la vie de ceux qui, dans les années soixante, papillonnaient dans les lumières de la factory, à New York, autour d'Andy Warhol. Edie Sedgwick fut la reine incontestée de la scène qui fascinait et scandalisait l'univers. Enfant d'une riche famille de l'aristocratie bostonienne, mannequin-vedette incarnant à la perfection la beauté de l'époque, longues jambes, silhouette mince et œil de chat, elle devait devenir la plus grande des superstars warholiennes, héroïne hallucinée de l'underground vivant à fond toutes les expériences-limites, jusqu'à en mourir à 28 ans. Elle a inspiré à Patti Smith un de ses plus beaux poèmes, à Dylan une de ses plus belles chansons, elle est apparue dans les films du divin Andy, et sur scène auprès du Velvet Underground. Un livre retrace sa trajectoire frénétique, haletante, à travers le témoignage de tous ceux qui l'ont connue et admirée : de Truman Capote et Gore Vidal à Lichtenstein ou Rauschenberg, de Patti Smith et Lou Reed à Gregory Corso et Allen Ginsberg, le mythe classique de la "pauvre petite fille riche" incarnée par la création n° 1 du grand rêve collectif des années 60. La beauté convulsive, le sexe, la drogue, la mort sont au centre de cette biographie qui fait du lecteur le voyeur fasciné de ce monument de "gossip", caviar et diamants, alcools et amphés, délires et extravagances sur fond de musique électrisés. M.A.



Edie/New York sixties, par Jean Stein et George Plimpton (Denoël).

INSTANTS

LE LEZARD NOIR.

Dans la société japonaise, la recherche de l'identité se voit obligée d'emprunter les voies de l'esthétisme et de la violence érigées en mode de vie. Pour le *lézard noir*, le vol est le moyen de cultiver artificiellement le mal et la mort. Derrière le masque de cette criminelle de haute volée se cache Akihiro Miwa, le travesti le plus populaire du Japon. Réalisé en 1968 à partir d'une pièce de théâtre de l'écrivain Yukio Mishima,

Le Lézard Noir est une lecture moderne de symboles d'une société incapable de vivre sans marge : en grattant l'épaisse couche de mauvais goût, signe d'une époque impérialiste, on déchiffre l'atmosphère tendue d'un passé vécu. L'importance d'une rose, fleur de sang et de paradoxe, la mort en robe blanche... Le film est un must uniquement pour l'apparition, si rare à l'écran, de Mishima dans un rôle à sa mesure : nu et enchaîné dans un musée de chair. C.C.



LINTON KWESI JOHNSON, tu es accompagné par le Dennis Bovell dub band. La musique te paraît-elle très importante ?

Quand j'ai commencé, je ne me voyais pas comme un artiste à proprement parler. Je ne voulais pas représenter une image "pop", alors j'utilisais des bandes magnétiques. J'avais aussi l'habitude d'avoir des danseurs ; et je récitais mes poèmes sur la musique. Mais après ce n'était plus suffisant. J'ai senti que les gens n'en avaient pas pour leur argent, qu'ils avaient l'impression d'être volés. Ils voulaient voir jouer les musiciens. Quand Dennis a formé le Dennis Bovell dub band, nous avons décidé de travailler ensemble. Ils jouent d'ailleurs sur mon dernier album ; c'est normal, nous avons tourné ensemble pendant plus d'un an.

As-tu l'impression de faire quelque chose de très différent des autres artistes jamaïcains ?

Non, je ne pense pas, d'autres font cela aussi. Il y a tout un mouvement qui associe poésie et musique reggae. Il y a des gens comme Mutabaruka, Michael Smith (aujourd'hui décédé) ou encore Oki Onuara. Ils appartiennent au mouvement de la dub-poésie, qui en Jamaïque s'appelle : "Poet in unity". Quand j'ai commencé j'étais tout seul, maintenant plus du tout.

Quelle importance la culture africaine a-t-elle pour toi ?

Elle représente toutes les bases de mon héritage

historique et culturel. Nous, gens des Caraïbes, avons pour la plupart des ancêtres africains. Les colonialistes ont essayé d'anéantir toutes ces traditions et cette culture, mais nous avons réussi malgré tout à en préserver quelques aspects, certains plus que d'autres, et c'est très important pour nous. Le mouvement rasta représente d'une certaine façon un réveil culturel du peuple caraïbe. Cela lui fait prendre conscience de son héritage africain. L'Afrique représente pour moi la patrie ancestrale de la plupart des Antillais.

Quelles sont les activités de l'association "Race today" à laquelle tu appartiens ?

"Race today" fait partie d'un ensemble d'organisations qui comprend : le "Black parents movement", le "Black youth movement", et le "Race today collective".

Nous publions un journal qui sert d'arme à nos combats. Nous informons le public anglais, mais aussi celui des Caraïbes et du monde entier, de tous les combats des "fils de l'Afrique" à travers le monde. Par exemple, nous avons couvert la grève des ouvriers de l'automobile. Nous avons fait également tout un reportage en faveur des travailleurs immigrés en France. Nous ne sommes pas limités à l'Angleterre, mais nous prenons une part active dans les conflits sociaux de la classe ouvrière noire en Angleterre. V.R.

Propos recueillis par Véronique Robin L.K.J. au Printemps de Bourges, le 3 avril

SELF DEFENCE
NO OFFENCE
**FREE
DARCUS
HOWE**



PHOTO X

TANIT. On les a présenté ici et là comme des espoirs d'une nouvelle scène française après la parution de leur premier maxi-single *Can an actor bleed*. Avec le renfort à la batterie de Pascal Normal ex-Orchestre Rouge et l'enregistrement d'un album six titres, ils entrent dans une phase décisive de leur carrière. Des conditions idéales, presque luxueuses pour capturer leur musique, avec le soutien actif d'un grand maître qui, même s'il apparaît "masqué", a fait du *Lola* des Kinks revisité le morceau fétiche du LP. Tanit a maintenant des arguments "extra-hexagonaux" à faire valoir. Le disque qui sera dans le commerce dans le courant avril, la tournée qui suivra, devraient définitivement consacrer ce groupe parisien et prouver que s'il fut, peut-être au début de sa jeune histoire, sous influence, le chemin parcouru est considérable et ne doit plus grand chose à personne. Et si Tanit était le premier groupe issu de la New Wave qui, en France, peut briser les murs du ghetto et éclater au grand soleil?

R.B.



PHOTO PHILIPPE DUJONMOFF

La Sélection Gloria pour Bourges du 31 mars au 8 avril :

- Le 2 avril :
 - The Nits
 - T.C. Matic
 - Blancmange
 Le 5 avril :
 - Pales
 - Echo and the Bunnymen
 Le 7 avril :
 - Movement
 - De Kreuners
 Le 7 avril :
 - Blurt
 - Bisca
 - Kas Product
 Le 7 avril :
 - Simple Minds
 Le 8 avril :
 - Les Ablettes
 - Corazon Rebelde

PORTRAITS D'APPAREILS PHOTOS. Ainsi s'intitulait la première exposition d'une jeune artiste de 24 ans Sophie Boursat.

Sophie Boursat travaille le portrait.

Le sujet est l'objet.

L'objet, instrument ou moyen d'expression ;

la peinture, un conglomérat de feuilles de bois, violemment coloré aux pastels à l'huile.

Elle entame ce travail en 81, avec des **Portraits d'instruments de musique** (piano, saxophone, contrebasse, sax alto, batterie, etc.).

En 83, **Portraits d'appareils photos** participent à la même démarche. Ici, ce n'est plus l'écoute et l'observation de musiciens, mais la rencontre de deux procédés iconographiques, la peinture et la photographie.

Sophie Boursat demande aux photographes Richard Baltass, Alain Bizos, Daniel Boudinet, Florian Kleinfenn, Philippe de Croix, Eva Klasson, Guy Le Querrec, de rentrer dans son jeu. Ils acceptent.

Sophie se place devant l'objectif et fixe la caméra, mise en scène par le photographe le temps d'une prise de vue. Il en résulte une exposition surprenante de maîtrise pour une artiste qui n'est pas depuis très longtemps dans le milieu de l'art.

La figuration est expressive, voire brutale ; les peintures, grands formats découpés, rejoignent le volume. Les bois sont composés, superposés, déchirés ; granuleux ou lisses. Les couleurs jouent sur les formes : violemment contrastées ou frôlant le bois nu.

Sept appareils géants vous fixent de leur œil cyclopéen, rendant le point au gris et le sens à l'absent, son manipulateur.

Seuls témoins présents, les portraits photographiques sont là pour répondre.

Par ailleurs les collages et volumes reprennent le thème avec humour, illustrant le mécanisme du déclin, fraction impressionnant la pellicule.

R.B.



LIBERATORE. Un somptueux cadeau à vous offrir (si vous avez les moyens) : un original de Liberatore. Le créateur de Raxerox occupera, pendant tout le mois d'avril, les cimaises de la Galerie du Perche, spécialisée dans les planches originales de BD. Une expo qui fera courir les esthètes et tous les passionnés de ce héros de fantasmagories urbaines.

M.A.

GALERIE DU PERCHE, 7 rue du Perche, 75003 Paris. Tél. 277.21.13, du 2 au 30 avril.

ROCKY HORROR SHOW. Rares sont les films cultes en France. De tête, on peut citer *Johnny got his gun*, *Eraserhead* et bien sûr le *Rocky Horror picture show*. Comédie musicale écrite au départ dans le cadre d'un atelier de théâtre, le *Rocky horror show* est une parodie des films de série B et des airs de Rock des années, 50, 60. A Paris, le film se joue depuis 1979 dans la même salle (Studio Galande). Chaque soir, cérémonie immuable : maquillés, travestis, les fidèles crient, hurlent, lancent du riz lors de la scène du mariage, ouvrent des parapluies quand il est supposé pleuvoir... Cinq ans après, voici enfin le show sur scène dans une adaptation de Fiona Scanlon, fidèle à l'œuvre originale de Richard O'Brien. Conformément aux vœux de l'auteur, la pièce est jouée en alternance en anglais et en français. Votre boulanger vous fera bien un prix sur le kilo de farine.

C.C.

THEATRE DE L'UNION 14, rue de Trévise 75009

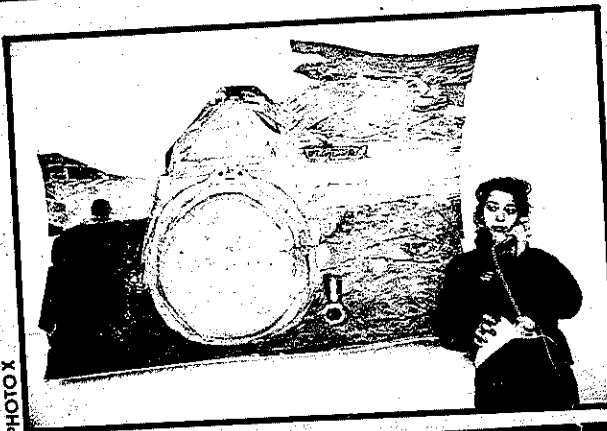


PHOTO X



COPYRIGHT SEUIL

GOODIS. Bonne nouvelle pour les amateurs de roman noir. Le plus mystérieux des auteurs de polars, qui est aussi le chouchou des cinéastes (Tourneur, Truffaut, Beineix, etc.) vient d'inspirer un livre, *La vie en noir et blanc*. Philippe Garnier a traqué ses anciens amis et ses proches, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, de Hollywood à Philadelphie. Il a plongé avec délices dans les archives de la Warner (le rêve du cinéphile!), visité la maison de retraite des gens de cinéma du côté de San Fernando, s'est perdu dans les rues déginglées de North Philly. Histoire d'en savoir un peu plus sur Goodis, boute-en-train clownesque, amoureux, romanesque, dandy aux costumes fripés, amateur de grosses "mamas" noires, fils aimant, frère dévoué, et "feu follet"... dix-sept chapitres dont certains sont de purs "série blème", au bout desquels demeure à jamais le mystère de Goodis, cet inconnu.

M.A.

Goodis, La vie en noir et blanc (Edition par Philippe Garnier, Editions du Seuil).

STEVIE MOORE. Celui-là fait partie des fêlés géniaux, des touche-à-tout sans complexes, des illuminés du microsillon en liberté, que New Rose régulièrement va déboucher aux quatre coins de l'Amérique. Après Armand Schaubroeck, The Count, voici donc Stevie Moore. Un double album *All you always wanted to know about Stevie Moore, but were afraid to ask*. Trente six titres hallucinants/hallucinés par ce vieux collégien, né à Nashville d'un père, Bob Moore, qui ne fut rien d'autre que le bassiste de Presley et Jerry Lee Lewis. C'est dans le New Jersey que le fils, sur un deux pistes, passe l'essentiel de son temps, solitaire, à enregistrer ses délires sonores. Depuis 1971, pas moins de 97 cassettes d'une heure, plus un mini album *Phonography* et deux singles *Delicat Tension* et *Goodbye Piano*. Il a même créé son cassette fan club, ce qui tendrait à prouver que Stevie n'a peur de rien et semble certain que ses messages seront reçus à travers le Monde. En France, c'est fait, avec cette curiosité qui ravira les passionnés d'insolite, de bizarreries. Et qui rassurera aussi : dans ces temps de vidéo clip triomphant, de disques surproduits, il y a, plus que jamais, place pour les excentriques.

R.B.



PHOTO X

CES PAGES INSTANTS ONT ÉTÉ RÉALISÉES PAR MARJORIE ALESSANDRINI, PHILIPPE BLANCHET, ROMAIN BURNEL, CHRISTIAN COPIN, VÉRONIQUE ROBIN

INSTANTS

RUSTY JAMES. Susan Héloïse Hinton est une plume de douzième zone dont les histoires sont toujours bêtes et squelettiques à pleurer. Il faut s'appeler Coppola pour en tirer une once de moëlle : *Outsiders* était un film au premier degré destiné sciemment aux teenagers pour rattraper le flop de *Coup de cœur*. Honnête. Avec *Rumble Fish* (Rusty James en français) Coppola joue les exercices de style. *Rumble Fish* ne ressemble à aucun autre film (surtout pas à un autre Coppola). Les "Rumble Fish" en question sont une espèce de poissons exotiques, violents, suicidaires, qui s'acharnent à lutter contre leur propre reflet. La métaphore s'annonce limpide : dans les bas quartiers de Tulsa (Oklahoma), une terreur nommée Mortocycle Boy a longtemps fait la loi. Daltonien et à moitié sourd à force de bagarres, le kid a perdu sa foi d'antan. Le père alcoolique (la déchéance sied si bien à Dennis Hopper) est en pleine dérive, et le petit dernier, Rusty James, est mal barré aussi. Bien destroy, tout ça ! Matt Dillon en fait des tonnes mais cela lui réussit. La vraie révélation du film, c'est Mickey Rourke (Mortocycle Boy), déjà admirable dans *Diner* ; sans compter Tom Waits en barman philosophe. *Rumble Fish* est une tentative pour libérer le cinéma du réalisme. Le résultat est là : une photographie en noir et blanc sublime, des incrustations couleurs inédites, un emploi du Dolby pour une fois intelligent, et une B.O. réussie (musique de Stewart Copeland de Police et Stanard Ridgway de Wall of Voodoo pour le chant). C.C.



PHOTO X



FEEDBACK. Elle fut et reste la seule émission du réseau national qui privilégie les musiques d'aujourd'hui, ce rock qui éclate en courants "fiévreux". Elle est la seule aussi à refuser la nostalgie poisseuse qui touche la critique rock et la majorité des radio libres. On lui doit les concerts "live" des Bains Douches et la mise sur orbite de New Order, Cocteau Twins récemment. Bref, c'est l'émission indispensable. Mais voilà, on l'a releguée à 23h ce qui lui fait perdre beaucoup de son impact. Gloria élève une solennelle protestation et demande à ce que Bernard "cool" Lenoir retrouve sa tribune à une heure raisonnable où elle peut fonctionner à plein. Il s'agit de salubrité publique, et même de défense d'une culture contemporaine. C'est pas peu dire ! R.B.

INSTANTS



PHOTO RICHARD DUMAS

T.C. MATIC. 80's. Quarante années de Coca-Cola pèsent lourd sur l'estomac. L'Europe se rappelle qu'elle a une culture. Aux premières lignes, T.C. Matic le quintette d'Ostende attaque par un rock plein d'émotions spécifiques. "Putain, putain c'est vachement bien, nous sommes quand même tous des européens". Dernier slogan en date du groupe belge qui ne mâche pas ses mots. T.C. Matic. Trois albums, douze années de prêche pour une Europe unie à visage humain. Chanteur rageur au vocable plus que généreux, Arno Hintjens exprime à l'extrême le désarroi d'un pays déculturé et mal élevé. Formé en 1972, le duo Arno Hintjens - Jean-Marie Aerts (de son vrai nom Paul Couter) sévit sous l'appellation des Tjens-Couter. La formation au complet en 1980 opte pour les initiales T.C. et Matic en hommage à l'obscur écrivain Dusan Matic. Dès le premier album, la France s'intéresse à cette musique qui ne doit rien à personne ; la France c'est beaucoup dire. Seulement une poignée d'adeptes qui s'évertuent à faire connaître le groupe : Yann Farcy de l'invitation au Suicide au Havre et A.D.O.C., performance shop de Rouen, vont jouer involontairement le rôle d'attachés de presse. On ne peut que saluer leurs efforts. La prise en main du deuxième album par EMI Pathé Marconi ne bouleverse en rien les choses. L'Apache fera seul son bonhomme de chemin. Les morceaux comme la Java ou La-Bas sont d'irrésistibles invitations à la danse méritant une plus large audience. En septembre 82, T.C. Matic jouait pour la première fois en France, à Rouen. C'était une nuit "Sordide sentimentale" à l'initiative de l'A.D.O.C. ; le choc pour ceux qui étaient présents. Le même miracle s'est produit récemment lors d'une tournée promotionnelle pour l'album *Choco*. Sur scène, Arno Hintjens et ses quatre musiciens forment un cocktail explosif dont l'arme principale est la dérision. T.C. Matic fonctionne un peu de la même manière que les Tueurs de la Lune de Miel : la même personnalité forte, le même mélange hétéroclite de rythmes speedés, les mêmes excès de langage, un même puzzle à composer soi-même. La différence réside simplement dans les angles musicaux choisis par les deux groupes : souples et mélodiques pour l'un, durs et métalliques pour l'autre. Un puzzle de 100 pièces pour les Tueurs contre un de 1000 pour T.C. Matic. C.C.

THE ALARM. Cow-boys des banlieues sales, punks d'un étrange western urbain, ils ont clouté leurs bottes et électrifié leurs guitares. Puis, du Pays de Galles, *Across the Border*, à travers l'Europe et jusqu'aux USA, ils ont levé une armée, pour l'honneur et pour la gloire. Au son du tambour, dans un déluge de guitares, ils ont sonné le tocsin et battu la campagne, rebelles exaltés, francs-tireurs intégristes. Et leurs hymnes enflammés claquent au vent comme des bannières guerrières. Dans le sillage du Clash ou en éclaireurs de U2, non loin de l'héroïque garde écossaise de Big Country, The Alarm avance à découvert sous les orages, dans l'urgence d'une croisade païenne, dans la ferveur d'un Combat Rock. Comme s'il y avait encore quelque part une citadelle à prendre, une fort Alamo à délivrer. Comme s'il y avait encore quelque part une utopie à rallier. Ph.B.

LOUSTAL. Châirs nacrées, piscines turquoises, ciels délavés, sable blond des plages... un charme mystérieux émane des images de Loustal et de ses délicates couleurs d'aquarelles. Il a la chance d'avoir trouvé en Philippe Paringaux un scénariste qui respecte son univers, et déroule, en voix-off, des récits raffinés qui sont un peu comme un commentaire inspiré sur les stéréotypes du roman et du cinéma hollywoodien. L'album *Clichés d'Amour* est une petite réussite. En marge de *Cœurs de Sable*, dont la publication vient de commencer dans *A Suivre*, Loustal a réalisé *Zenata Plage*, un merveilleux petit livre d'aquarelles marocaines, un peu comme une invitation à partager son rêve. L'art de Loustal à créer, tout en nuances, une atmosphère, est admirable, et ses images réellement magiques. M.A.

Loustal/Paringaux, *Clichés d'Amour* (Humanoïdes Associés).
Loustal, *Zenata Plage* (Magic-Strip).

MATTIA BONETTI ET ELISABETH GAROUSTE se connaissent depuis longtemps... Passionnés par les arts, tous, de la poésie au cinéma et de l'Opéra à la peinture d'avant-garde, ils sont partout où l'art évolue. Leur rencontre spirituelle ne date que de trois ans et s'est concrétisée par la création de meubles et d'objets, amalgames de cette double culture passée au filtre de leur sensibilité. Une première collection, "les meubles primitifs" a fait sensation dans les luxueux salons de Jansen, en novembre 1982. Une couleur y domine : le vert de gris. Les matériaux utilisés sont le fer forgé, le bois peint, la terre cuite ou le papier pressé. Ici, leur expérience du théâtre apparaît dans l'utilisation du "trompe-l'œil" (par exemple, un paravent qui semble formé de trois blocs de pierre, peut en fait se soulever d'une main parce qu'il est en papier pressé). En juin 1983, la Galerie Claudine Bréguet accueille leur deuxième collection qui comporte surtout des lampes. Celles-ci sont composées de matériaux bruts, pierres arrachées à leur falaise et fer forgé, et on y retrouve, omniprésent, le thème du triangle. Leurs couleurs, noir, or et turquoise en font des objets de luxe. L'inspiration éclectique des deux créateurs se manifeste par le mélange du brut et du sophistiqué, du passé et de l'avenir. Chaque meuble est une œuvre où l'on perçoit un concept et des manifestations de leur mode de vie, le symbole d'une recherche constante pour tenter de faire évoluer la création artistique. Ils donnent forme à leur message mais ne cherchent pas à l'imposer, ils sont simplement heureux quand leurs créations plaisent. Et elles plaisent, même au-delà des frontières puisqu'ils viennent d'exposer à New York (chez "Furniture of the Twentieth Century") et seront chez "Archivolt", à Milan au mois de mai. Alors, ils continuent et préparent pour le printemps de nouveaux objets qui seront fabriqués par des artisans au Maroc. Attendons leur exposition d'avril à la galerie VIA, place Sainte-Opportune aux Halles. A.E.



PHOTO XAVIER MARTIN

QU'EST-CE T'EN PENSES?

(16-1)

722.02.20

**CRAQUEZ! CRAQUEZ!
ABONNEZ-VOUS!**

et rejoignez ainsi les lecteurs
priviliégiés de

GLORIA



De G. & D. : MARJORIE ALESSANDRINI (JOURNALISTE), JENNY MC KEOWN (CHANTEUSE
DES "BELLES STARS"), RON WOOD (GUITARISTE) ET UNE AMIE STEVE STRANGE
(NIGHTCLUBBER)

6 NUMÉROS : 75 FRANCS

1 RUE DE MESSINE 75008 PARIS



INXS

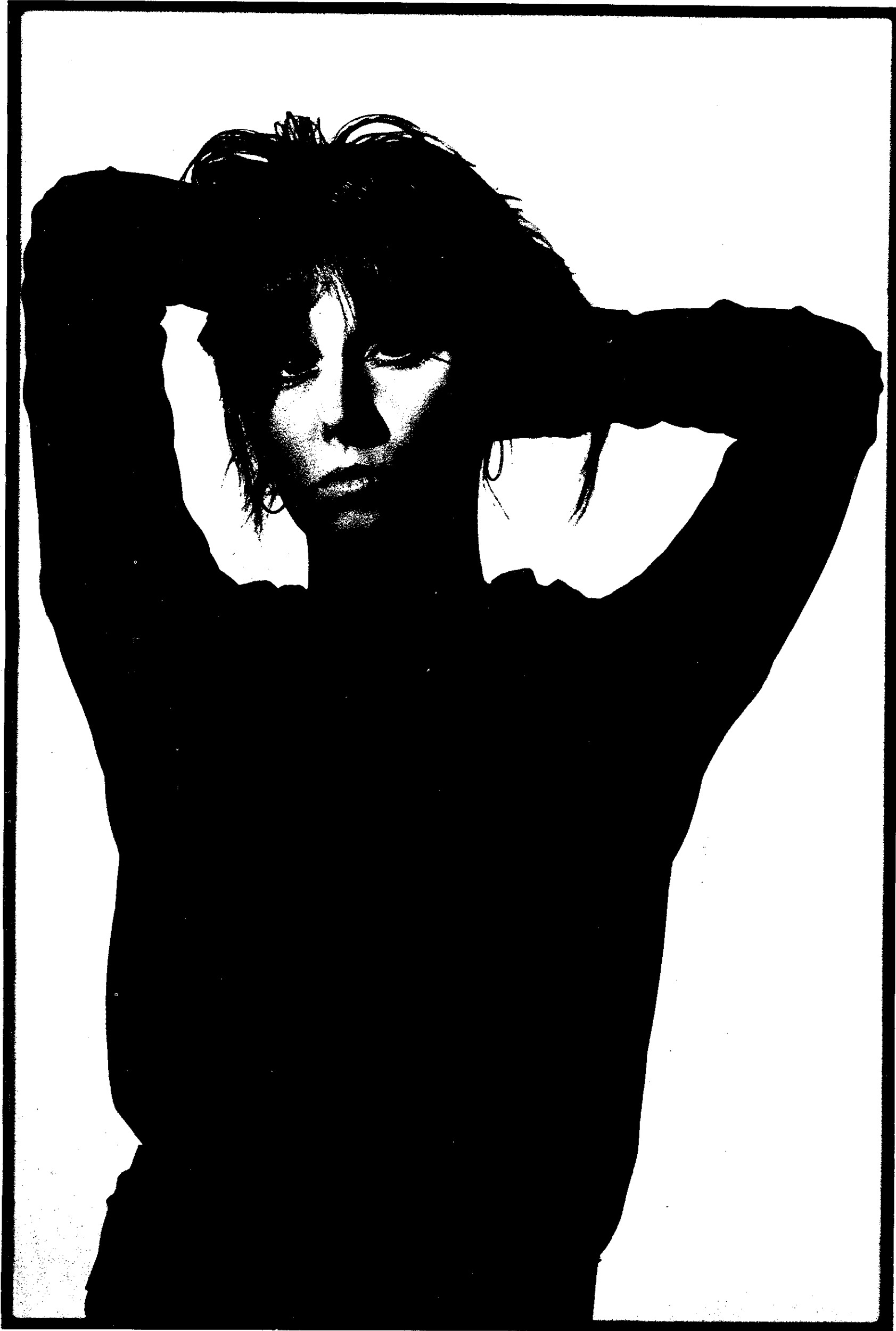
"ORIGINAL SIN"



publication
phonogram

Mars-concert à Paris/Album "THE SWING" — Z LUXCLOUS

MOTEURS
PHOTO ANTON CORBIJN



CHRISSIE HYNDE

La couleur de la voix, ce miaulement pointu qui s'insinue et colle à la peau. Caresse sournoise qui cache les lames de couteaux d'une passionaria américaine. Intellectuelle qui a fait ses classes dans le rock, préféré la poésie virile des planches "qui transpirent" à l'académisme qui fossilise. Chrissie pour rêver, mais aussi pour gémir, Chrissie la farouche, porte-drapeau d'une cause, la rédemption des âmes : "jetez vos seringues aux orties, la vie vaut d'être vécue." Une héroïne positive qui déclare "avoir appris à nager" et conduit ses nouveaux prétendants, troupes fraîches sur des chemins conquérants. Fièvre, rebelle, mais amante soumise, elle est rockeuse par amour et star par nécessité. On l'aime.

P.A.



MOTEURS
PHOTO ANTON CORBIJN

LAURIE ANDERSON

Elle est la modernité, avec l'insolence de l'intelligence, la dérision qui désamorce et la curiosité qui surprend. Au détour du théâtre, elle convoque la musique, pour contourner les sons, elle invite les images. Et pour animer le tout, elle occupe la scène, débrayé/branché séducteur, garçonne scandaleusement féminine à l'humour absurde. Elle se permet même, elle la figure "arty" new-yorkaise, un O Superman pour narguer les charts. De Beaubourg à WEA sa maison de disque, elle jette des ponts avec une stupéfiante facilité: elle revient sourire énigmatique en coin avec un Mister Heartbreak qui prouve qu'à New-York la rue est tout autant dans l'art, que l'art dans la rue, et un livre restituant les histoires, les chansons, et les images de son show de six heures, United States (Harper & Row Publishers). On dit artiste multimedias.

P.A.

IMPACTS: TH TH , VIOL NT F M

UNE VOIX HALLUCINÉE

Matt Johnson est né musicien comme d'autres naissent écrivain ou coureur automobile. Le rythme et la mélodie dans le sang. Et une passion, qui s'est peu à peu développée à l'écoute des grands maîtres.

an de Syd Barrett et du Velvet Underground dans les années soixante, amoureux de la new-wave naissante dix ans plus tard, il était naturel que ce petit génie veuille un jour composer sa propre musique. Poly-instrumentiste lui-même, il recrute le joueur de synthétiseur Keith Laws, se choisit le nom le plus simple de toute l'histoire du rock (The The!), et devient un laborantin de la nouvelle musique, comme tant d'autres en Angleterre à l'époque.

PREMIERE CARTE DE VISITE

Au printemps 79, début de carrière "live". Des premières parties remarquées pour This Heat, D.A.F., ou Cabaret Voltaire. Et quelques mois plus tard, un single sort sur 4 AD, produit par les deux éminences grises de la new-wave Graham Lewis et Bruce Gilbert (de Wire): *Controversial subject* et *Black and white*, deux titres forts, la première carte de visite officielle de The The est déjà un chef d'œuvre... Bien malin celui qui peut ensuite retracer de façon précise l'itinéraire de Matt Johnson. Il enregistre sous son nom un album, *Red cinders in the sand* (4 AD), participe à une compilation-patchwork de Cherry Red, *Perspectives and distortion*, et joue en dilettante sur les disques des Gadgets (*Final Solution*, *Indépendant*). Quant à The The, le mystère est savamment entretenu autour du groupe. C'est un morceau sans titre (!), publié en 81 sur la mythique compilation *Some Bizzare album*, qui va tout déclencher. Sur ce disque, rassemble-

ment prémonitoire de stars en puissance, The The se retrouve aux côtés d'autres orchestres comme Depeche Mode, Blanc-mange, et Soft Cell. Matt Johnson se lie d'amitié avec le fameux Steve Nieve le boss du label Some Bizzare: il deviendra son manager et lui arrangerait un contrat intéressant avec Epic/CBS. Premier gros coup, le maxi *Uncertain smile*, révélation de 1982. Matt Johnson et The The ne font désormais plus qu'un, et l'audience commence à s'élargir vers le grand public.

A LA LIMITE DU MONSTRUEUX

Autre personnage important de la cellule The The, le propre frère de Matt, Andrew Johnson. C'est lui qui réalise les dessins des pochettes et qui en supervise le graphisme: peintures naïves multicolores et hyper-réalistes, à la limite du monstrueux. Tout un art d'accrocher l'œil et de faire correspondre une esthétique picturale à une musique. Et puis l'album *Soul mining*. Le choc de la fin 1983, la découverte d'un nouveau son, d'une musique neuve. Un disque précédé de deux singles, histoire de faire patienter le public: le sublime *Perfect*, avec l'ancien New York Dolls David Johansen à l'harmónica en guest-star imprévue, et *This is the day*, petit bijou de pop funky. *Soul mining*, lui, est l'aboutissement logique de tout cela. Une musique intelligente, qui allie subtilement recherche sonore et rythmes complètement autopsier: faut-il parler des danses funky d'*I've been waiting for tomorrow* et d'*Uncertain smile*? Du final tribal de *Giant*? De l'accordéon qui désamorce la pop song dans *This is the day*? Des ballades angossées, *The twilight hour* et *Soul mining*? Seuls dénominateurs communs: le beat hypnotique de bout en bout, et bien sûr la voix-caméléon de Johnson, qui se fait tour à tour violente, plaintive, malsaine, enfantine...

Oui, un drôle de bonhomme, ce Matt Johnson. Rentré dans le monde du rock par la petite porte, celle des labels indépendants et des disques à petits budgets, le voici maintenant star en puissance de la musique d'aujourd'hui.

PASCAL BUSSY.



PHOTO PHILIPPE DJANOUIMOFF

Discographie:
Controversial subject, 45 tours, 4 AD - 1980.
Morceau sans titre, *Some Bizzare album*, SBL - 1981.
Cold spell ahead, 45 tours, SBL - 1981.
Waiting for upturn, 45 tours, SBL - 1981.
Uncertain smile, 45 tours, SBL EPIC-CBS - 1982.
Perfect, 45 tours, SBL EPIC-CBS - 1983.
This is the day, 45 tours, SBL EPIC-CBS - 1983.
The The Soul mining, SBL EPIC-CBS - 1983.

IMPACTS

UNE BALLADE SANS RETOUR

Il y a des choses qu'on ne s'explique pas, c'est comme ça! Les Violent Femmes ont tout pour réussir...

Ils viennent de Milwaukee, ville industrielle entre le Minneapolis des Trash-men, *Surfing bird* et le Chicago des Shadows of Knight, *Gloria* pour les références. de quoi faire déjà une petite histoire dans les journaux. non? Ajoutez



PHOTO GEORGE LANGE

qu'ils (oui, ils!) ont un nom à faire craquer, jouent la plupart du temps avec un matériel limité: guitare acoustique, batterie pauvre etc..., ont un répertoire aussi bizarre et erratique que leurs tenues, des titres souvent choc *Donne-moi la voiture*, ou encore *I've got girl trouble up the ass* (qu'on n'ose pas traduire) et une solide vitalité à un moment où on en a besoin, et vous arrivez à la conclusion logique que ce groupe qui bouleverse les habitudes devrait être la coqueluche du moment.

COMME UN MORCEAU DE VIANDE PASSEE A L'ATTENDRISEUR

Pourtant, vous vous mettez le doigt dans l'œil, les Violent Femmes ont beau avoir fait cet été le déplacement en Europe pour promouvoir leur premier album, logiquement nommé *Violent femmes*, ils n'en ont vendu en France que... 400! Abomination: le disque n'est même plus disponible au moment où je vous parle, disparu classé dans la rubrique "pertes" du grand livre de comptes du rock and roll! New Rose, qui a fait son possible, a dû constater qu'on ne se précipitait pas sur ce disque, mais est prêt - en cas de demande - à faire à nouveau un petit effort: savez ce qui reste à faire? Pour vous aider, le groupe doit faire un tour par la France en Mars et

tâchera de se faire remarquer, ce qui ne devrait pas être si difficile pour des gonzos pareils. Gordon Gano, chanteur-compositeur et guitariste, Victor de Lorenzo, batteur de peaux de son état et Brian Ritchie, bassiste à lunettes, font la musique que pourraient faire des Cramps augmentés d'un Sid Vicious arraché à la tombe et produits par Andy Warhol du temps où il avait encore des idées et des tripes. Une musique secouée comme un morceau de viande passée à l'attendrisseur, écorchée comme un tableau de Bacon, écartelée entre le rockabilly primal et le punk primaire, la ballade sans retour des "crooners" et le gorgouille lugubre de Birthday Party, agitée-touillée par une guitare à fuzz psychédélique et tempérée par un vibraphone jazzeux, salement vulgaire comme un "je vais mettre mes pattes partout sur elle" et pathétiquement retenu comme "qui peut dire la peine, une grosse peine?", étonnée et étonnante... Il paraît que c'est pas une musique facile et que c'est pour ça que "ça ne s'arrache pas": étonnez-vous un peu, faites les difficiles et arrachez donc la musique des mains de ceux qui, prétendant cela, choisissent pour vous et retirent du marché les meilleurs morceaux!

CHRISTIAN PERROT.

Discographie
Violent Femmes 33t Rough Trade (import)
Ugly maxi 45t Rough Trade (import)

UN HOMME PLEURE

L'Europe, cette vieille chose, manque d'air! Enervée par la crise, elle tourne en rond comme une mouche emprisonnée pour se cogner lamentablement aux carreaux d'une fenêtre close, jusqu'à épuisement.

Le vieux continent tire la langue après quelque chose qui puisse le tirer de son sommeil et appelle la surprise de musiques exotiques, savantes, délaissées, inconnues... En attendant le Prince Charmant, Blanche-Neige fredonne: *Etonnez-moi, car moi, je ne le peux plus!*, une petite chanson qui fait l'air du temps de plus en plus étouffant. Il est temps de se tourner vers le pays des rêves ruinés et des grands espaces pour se refaire une santé! L'Amérique de Fenimore Cooper, de Faulkner et des héros d'Hollywood nous attend. Là-bas, il y a encore de quoi errer, imaginer un avenir où se perdre dans le passé, corps et âmes.

DIRECTION PLEIN SUD

Au pays des bouseux et des petits-blancs à l'abandon, des nègres qui ont le blues, des chanteurs cow-boys, des cajuns à l'abri du monde dans leur bayou et des mexicains clandestins à la téquila assassine, *Way down South* avec Bruce Joyner, chanteur au grand cœur et le plus improbable des séducteurs! Après les géorgiens de R.E.M., celui qui fut pour un seul album l'étonnant chanteur des Unknowns nous invite à l'accompagner dans son retour en enfance, un voyage critique au pays "où le coton et la cacahuète sont rois". Un disque comme un cours d'histoire "parce que ceux qui oublient le passé sont condamnés à le répéter" et comme une leçon d'espoir

"parce qu'il y a toujours quelqu'un qui a plus de problèmes que vous". Ce type que la vie a tordu, œil de verre et jambe



raide, tête à casser les miroirs, peut donner des cours de maintien aux désespérés qui nous prennent la tête avec leurs gémissements étudiés et appointés de pleureuses! Bruce Joyner peut garder la tête droite: il vient tout simplement de prouver qu'on peut encore faire un disque absolu avec des bons sentiments et des paroles limpides au moment où les autres barbotent dans le mysticisme à deux sous et la pop de confection.

UNE VOIX BLANCHE ET AGONISANTE...

Way down South s'ouvre sur une voix blanche et agonisante qui annonce: *You cannot hide from the winds of change*, comme un message d'outre-tombe de Ian Curtis... La mélancolie de Joy Division rôde comme un spectre autour de R.E.M. ou des Plantations, mais elle est toujours conjurée. Dès le premier couplet, la voix de Bruce Joyner s'envole, prend ses libertés, et attrape les mots au passage, impalpable comme le vent. Ce gentleman a les bonnes manières d'une époque révolue: il met des gants pour nous parler et n'en fait jamais trop là où ça pourrait blesser! La légèreté de Bryan Ferry pour évoquer les ombres du passé, virevolter autour de lignes de basse bourdonnantes et d'accords d'orgue plaintifs, et la conviction des chanteurs de country d'orgue plaintifs, et celle des chanteurs de country pour conter la très ancestrale ballade, *It takes a woman to make a man cry*: le secret de *Way down South* est dans cette confrontation inédite. Bruce Joyner a la personnalité suffisante pour altérer tous les genres qu'il touche, du reggae de *I believe*, berceuse pour un prisonnier, au rock très Cramps de *Out on a limb*, regard complice pour un fugitif. C'est peut-être qu'il est - naïvement - "bon"... Ou qu'il sait encore dire des choses simples et qui font du bien comme: "Si vous avez quelqu'un qui vous aime, vous êtes un gagnant, pas un "loser", il n'y a rien d'autre à gagner", sans avoir honte... La honte est européenne!

CHRISTIAN PERROT.

- Bruce Joyner and the Plantations: *Way down South*, "Closer", distr. New Rose

IMPACTS

printemps. Nous reparlerons alors des Go-Betweens, de ces anti-stars venues d'Australie qui s'amuse à bouleverser tout doucement notre rock quotidien.

PASCAL BUSSY.

UN SPLEEN MÉTALLIQUE

Brisbane, 1977. L'Australie se découvre un nouveau groupe, qui a compris tout l'héritage rock de l'Angleterre. Ses deux instigateurs? Robert Forster, guitariste, et Grant Mac Lennan.

Tous les deux sont chanteurs. Ils se baptisent The Go-Betweens, et, tels des messagers du rock, démarrent leur carrière sur les chapeaux de roue. Singles underground, concerts devant des poignées de fans. Lorsque les Go-Betweens décident de s'envoler pour l'Angleterre en 78, il s'agit un peu d'un voyage initiatique: pèlerinage aux sources du rock, mais aussi la volonté de vivre enfin de leur musique. Postcard, le label d'Orange Juice et de Josef K, les accueille, un culte naît autour de leur nom. Et ils retournent en Australie, tels des enfants prodiges. Bientôt, les Go-Betweens seront des stars locales. Leur premier album véritable, *Send me a lullaby*, paraît en 81, sur le label indépendant Missing Link, l'un des viviers de la nouvelle musique australienne. Rough Trade distribue le disque en Angleterre. Forster et Mac Lennan, ont engagé une batteuse qui frappe dur, Lindy Morrison. Le trio se lance dans un tour du monde.

Succès en Angleterre, mais aussi en Suède, en Autriche, en Suisse. Ils en rient encore, tels des apôtres du nouveau monde qui ont réussi la conquête du vieux continent.

DES HARMONIES ÉTRANGES QUI DÉRAPENT

1982. L'album *Before Hollywood*. Le rock des Go-Betweens se sophistique légèrement, la formule guitare/basse/batterie s'annexe les claviers colorés de Bernard Clarke. Un orgue qui a des reflets psychédéliques et qui accentue le côté un peu vieillot et plein de charme de cette musique pas comme les autres, au son caverneux et léger à la fois. Un rock contrasté, comme ces tubes *A bad debt follows you* et *Cattle and cane* avec leurs harmonies étranges qui dérapent.

Aujourd'hui, le succès n'a pas grossi les têtes des Go-Betweens. Sur scène, Robert Forster et Grant Mac Lennan ressemblent toujours à de gentils étudiants sages, et Lindy Morrison continue à battre le rythme sur ses caisses, son visage émacié de grande blonde long comme une lame de couteau. Un troisième album est déjà terminé, Virgin le sortira en France pour le



Discographie: *Send me a lullaby*, 33 tours. Rough Trade. *Before Hollywood*, 33 tours. Rough Trade. distr. Celluloid.

LA NEIGE ETAIT NOIRE

par MARJORIE ALESSANDRINI

Dans la nuit blanche d'Avoriaz, Siouxsie parle du fantastique au quotidien, des mystères et de sa magie personnelle. La reine des Ténèbres jette le masque. Dans l'ombre Robert Smith.

Dernière séance à Avoriaz. On s'est battu pour voir en pleine action *Christine*, la Plymouth assassine de John Carpenter. Bientôt chacun regagnera sa cellule de HLM des neiges pour y sombrer dans des rêves délicieusement sanguinolents. Histoire d'échapper à l'horreur du décor, frisette de pin teinte au brou de noix et moquette acrylique, et aux échos incongrus d'un orchestre New Orleans mi-fanfare des Beaux-Arts qui circule dans un cortège de traîneaux sur le coup de minuit. C'est l'heure qu'ont choisie Siouxsie et les Banshees pour surgir tels des spectres, silhouettes sombres dans le paysage gelé : chiffons de dentelle noire, bas résille et ténébreux make-up, la reine de la nuit détache dans le hall de l'hôtel et les Banshees ont tout l'air de créatures échappées de quelque film d'angoisse et de terreur. Curieusement, leur arrivée dans les neiges d'Avoriaz est passée quasiment inaperçue... eux seuls dignes du fantastique, dans ce festival consacré à l'étrange et à l'épouvante, mais dont les vedettes ressemblent trait pour trait à Monsieur ou Madame Toulemonde. Personne, ou presque, ne s'est intéressé à leur inquiétante présence, chacun ignore l'existence de leur "maison de rêve" de leur univers de fantasmes, proche des divagations de ces infernales Anglaises, les Radcliffe, les Brontë, les Shelley, romancières de l'indicible, du macabre, du surnaturel... Tard dans la nuit, Siouxsie parlait du fantastique au quotidien, de ses mystères et de sa magie personnelle. Avant d'aller rejoindre Budgie, occupé à essayer tous les cocktails du bar, y compris celui qu'on appelle "upside down" et qu'on vous "mixe" directement dans la bouche, une fois que vous avez mis la tête en bas pour recevoir tous les ingrédients... horrible !

J'AIMERAI MIEUX JOUER LE RÔLE D'UN BOSSU OU D'UN MONSTRE, D'UNE SORCIÈRE OU D'UNE FÉE.

- On dit que le nom du groupe a été inspiré par un film tiré d'Edgar Poë, *The Cry of the Banshee*, avec Vincent Price... c'est dire que le fantastique a beaucoup à voir avec Siouxsie & the Banshees.
- Vincent Price est l'acteur préféré de Steve, et une grande figure pour les Banshees quant à moi, j'aime beaucoup le cinéma fantastique et de science-fiction, mais avec des nuances. Je préfère l'horreur feutrée de *Répulsion*... et de plus en plus les vieux films de Bette Davis comme *All about Eve*. Bette Davis, quelle femme admirable, puissante !
- Vous aimeriez faire du cinéma ?
- Seulement si je pouvais être Bette Davis !... ou bien si on me proposait un rôle qui n'ait rien à voir avec moi. C'est pourquoi j'avais refusé de jouer dans *Breaking Glass* : comment peut-on interpréter une chanteuse, quand on est une chanteuse ? J'aimerais mieux jouer le rôle d'un bossu ou d'un monstre, d'une sorcière ou d'une fée. Un personnage qui ait du caractère. Et puis j'ai besoin d'être fière de ce que je fais : si j'avais quelque chose à voir dans un film, il faudrait que tout soit bien : un bon script, des idées brillantes, de belles images...
- Il y a beaucoup de références à la magie, à l'étrange dans les chansons des Banshees...
- Oui et non. Parce qu'il s'agit de magie située dans la vie quotidienne. L'alchimie, le mystère, le surnaturel, je ne crois pas à tout cela ; mais seulement en tant que symboles. Ce sont des images fortes qui permettent d'exprimer plus facilement une sensibilité, une émotion. Je me méfie des mots, du lan-

gage trop précis, trop noir-et-blanc. C'est pourquoi j'utilise ces images, comme des symboles, des allégories, qui d'ailleurs fonctionnent très bien avec la musique. Les sonorités des mots, les images, permettent de communiquer au-delà du langage, alors qu'il y a forcément un malentendu si on ne tient compte que du sens. Les "lyrics" sont très importants, mais si on les lit sans la musique, si on tente de les analyser, ils ne veulent plus dire la même chose. Il ne faut surtout pas les disséquer, les prendre trop au sérieux.

- Mais que signifient, alors, des images comme les "voodoo dolls", les poupées vaudous de "Jury" ?

- C'est encore une image forte, magique, que je situe dans la vie quotidienne, et pas dans un contexte rituel, ou sacrificiel. Une "voodoo doll", cela peut représenter une drogue dont on est prisonnier ; ou la situation de quelqu'un qui se fait lui-même du mal. Pour moi, cela n'a rien de réaliste. Mais j'ai vu autour de moi tant de gens - surtout dans le monde du rock - qui avaient leurs propres "voodoo dolls"... C'est comme l'alchimie, avec les éléments, la terre, l'air, l'eau... qui permettent d'expliquer de façon imagée des réalités scientifiques, ou psychologiques ; par exemple les forces électriques entre certains éléments, ou certaines personnes... de la même façon que les hiéroglyphes des anciens Egyptiens utilisent des images.

JE ME SENTAIS TOTALEMENT OUTRAGEUSE.

- Mais vous ne pensez pas que le public peut prendre tout cela au pied de la lettre ?
- Non, parce qu'il reçoit d'abord la musique, les sonorités des mots, et c'est ce qui leur permet de partager une émotion avant tout.
- Et la vie quotidienne ? Elle est souvent présente à travers les faits divers dans les chansons que vous écrivez.
- Oui, mais il ne s'agit jamais de quelque chose de réaliste, comme c'est le cas pour Clash ou UB 40.

Plutôt de la réalité fantastique. C'est vrai qu'une chanson peut être inspirée par l'une de ces petites histoires qui font un entrefilet, quelques lignes dans la presse quotidienne. C'est vrai qu'on est forcément influencé par ce qu'on voit à la télévision. C'est vrai aussi que nous nous souvenons de choses que la plupart des gens ne prennent généralement pas au sérieux... Mais dans tout ce que je fais, il n'y a rien de planifié, d'organisé. Presque tout vient d'une intuition, ou d'un hasard.

- On parle beaucoup de cette scène qui est apparue, à Londres, autour du Batcave. Ces rituels un peu morbides, et tout ce nouveau courant "rock gothique"... qu'en penses-tu ?

- En un sens, c'est plutôt amusant, "fun". Mais c'est devenu quelque chose de très superficiel, un sujet d'articles choc pour la presse quotidienne.

- C'est vrai dans la presse française qui se veut "branchée". Un reportage sur Londres passe forcément par le Batcave, et je suppose que c'est en train de devenir la dernière attraction pour touristes !

chanson, *Mad-eyed Screamer*, qui est devenu le premier titre des Creatures. Cela m'a paru intéressant de faire quelque chose sans guitare ni synthés, rien que la voix et les rythmes. Du coup, après l'enregistrement de *Juju*, je me suis lancée à fond dans les Creatures.

- C'est une atmosphère très différente, matérialisée par les pochettes des disques: rouge et jaune, alors que les Banshees sont "noirs"...

- Parce que pour l'album nous sommes allés à Hawaï, ce qui était, pour nous, complètement per- vers. Plonger dans ce monde de vacances au soleil, de plages à Beach-Boys, d'oiseaux de paradis et de fleurs exotiques, c'était la perversion suprême ! Nous étions des "aliens", et nous avons fait sensation dans les villages. Les chanteurs hawaïens qui ont travaillé avec nous n'avaient jamais été enregistrés. C'est un pays où on pense encore que photographier quelqu'un c'est s'emparer de son esprit, et ils étaient très inquiets à l'idée d'être enregistrés. C'était comme leur prendre quelque chose; ou les faire prisonniers d'une machine. Finalement, tout s'est arrangé, après que nous ayons beaucoup parlé - et surtout beaucoup bu - avec eux !

- Et le prochain album des Banshees ?

- Il est en cours d'enregistrement; il doit sortir en avril après un "single" en février. Il sera très loin de *Dream house*, très loin aussi du côté pop de *Dear Prudence*.

ET PUIS JE HAIS LES GUITARISTES !

- Pourquoi avoir choisi cette chanson des Beatles ?

- Nous voulions l'enregistrer depuis longtemps, depuis que nous avons fait *Helter Skelter*. Steve a une passion pour *Dear Prudence* depuis toujours. Et

c'était la première fois que Robert Smith travaillait avec nous: il fallait trouver quelque chose qui soit différent du répertoire des Banshees.

- Comment se passe le travail avec Robert Smith ?

- Pas toujours facilement: il est horriblement paresseux. Et puis je hais les guitaristes!... Enfin, j'aime beaucoup Robert personnellement, mais il y a toujours eu des relations tendues entre moi et les guitaristes. Un guitariste a besoin d'être au premier plan, d'attirer l'attention, c'est un instrument qui exacerbe le côté "mâle"... et la plupart deviennent d'insupportables goujats ! Ils sont sûrs d'eux, de leur technique, parce qu'il est difficile de jouer de la guitare.

- Mais quand les Banshees ont commencé, tout le monde pouvait jouer de n'importe quel instrument !

- Oui, mais justement, la guitare est le seul instrument qui oblige à mettre de côté les grands principes de cette époque-là : tout le monde peut chanter, tout le monde peut jouer... mais au bout d'un moment, si on ne sait pas jouer de la guitare, ça devient insupportable. Pour moi, j'ai appris à contrôler ma voix, mais je ne pourrais jamais faire l'effort d'apprendre la guitare. C'est peut-être pour ça qu'il y a toujours une relation agressive entre moi et les guitaristes. A part ça, j'aime beaucoup Robert.

Siouxsie est partie dans la nuit, chaussée d'après-skis de fourrure à longs poils d'abominable femme des neiges, croisant dans les congères d'autres spectres enmitouillés de duvets d'oie et de peaux de bêtes. Demain les Banshees joueront en play-back devant les caméras de la télé, tandis que sur les écrans des deux salles d'Avoriaz ruisselleront des flots d'hémoglobine. Siouxsie et les Banshees au rendez-vous des mutants, des zombies et des morts-vivants, des voitures meurtrières et des ascenseurs carnivores.



PHOTO ADRIAN BOOT

- Il y a presque deux ans, j'allais assez souvent au Batcave. Tu sais que depuis le début, il a changé deux fois d'adresse. A l'époque, c'était très différent de tous les autres clubs. Parce qu'on n'y portait ni jean, ni costume, mais des vêtements plus "spécifiques"... et ce n'était pas non plus un snobisme. Maintenant, c'est devenu quelque chose d'enregistré... comme un uniforme. Tous ceux qui ont envie de faire partie d'un monde auquel ils n'appartiennent pas se déguisent, ils revêtent l'uniforme, et s'efforcent tant qu'ils peuvent d'entrer dans un jeu qui n'est pas le leur. Alors qu'au début, c'était quelque chose de naturel. Tous ceux qui se retrouvaient dans ce club se montraient simplement tels qu'ils étaient; maintenant, on a l'impression que les gens s'habillent d'une certaine façon, uniquement pour aller au Batcave. Récemment, j'y suis allée, vêtue tout en blanc. C'était une sensation extraordinaire, au milieu de tous ces gens en noir ! Je me sentais totalement outragée, comme si j'avais été nue ! Moi qui porte généralement du noir, j'avais envie de me distinguer de l'uniforme - en blanc, clean, comme je ne suis jamais ! J'aurais tout aussi bien porté du jaune canari ou du rouge vif !

NOUS ETIONS DES "ALIENS", ET NOUS AVONS FAIT SENSATION DANS LES VILLAGES.

- Tu ne crois pas qu'il y a encore des gens pour qui ce jeu, cet uniforme, représentent toujours quelque chose d'authentique ?

- Peut-être... mais je ne ressens plus ce côté spontané, naturel. Quant à tout le glam-rock gothique qui va avec, je n'ai rien trouvé là de très intéressant jusqu'à présent.

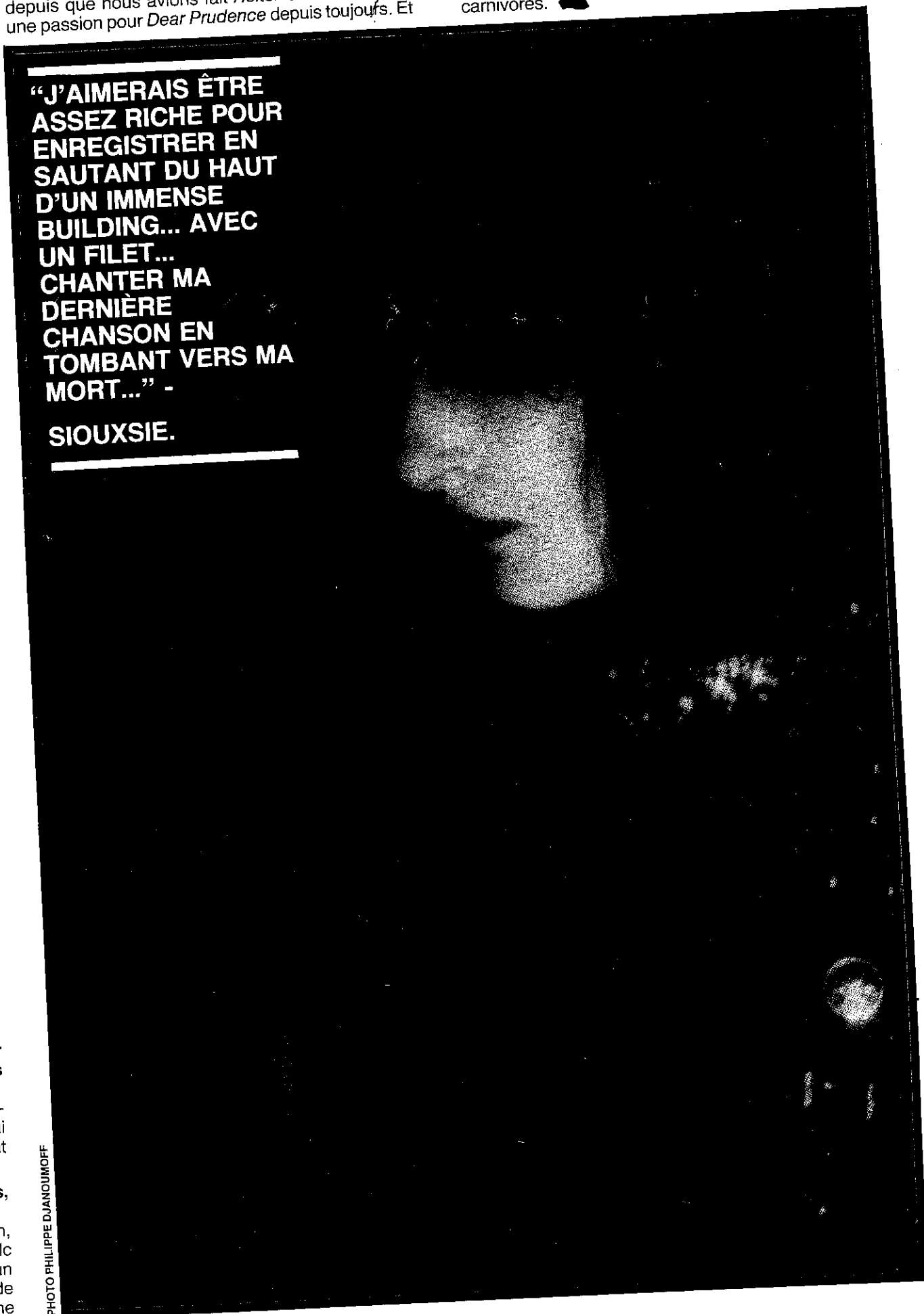
- Comment se situe l'expérience des Creatures, par rapport aux Banshees ?

- C'est avant tout un accident. Lors d'une répétition, avant l'enregistrement de *Juju*, Steve et John Mc Geoch ont laissé leurs instruments pour aller boire un café. Il se trouve que j'avais écrit énormément de "lyrics", et avec Budgie nous avons mis sur pied une

PHOTO PHILIPPE D'ANJOUNOFF

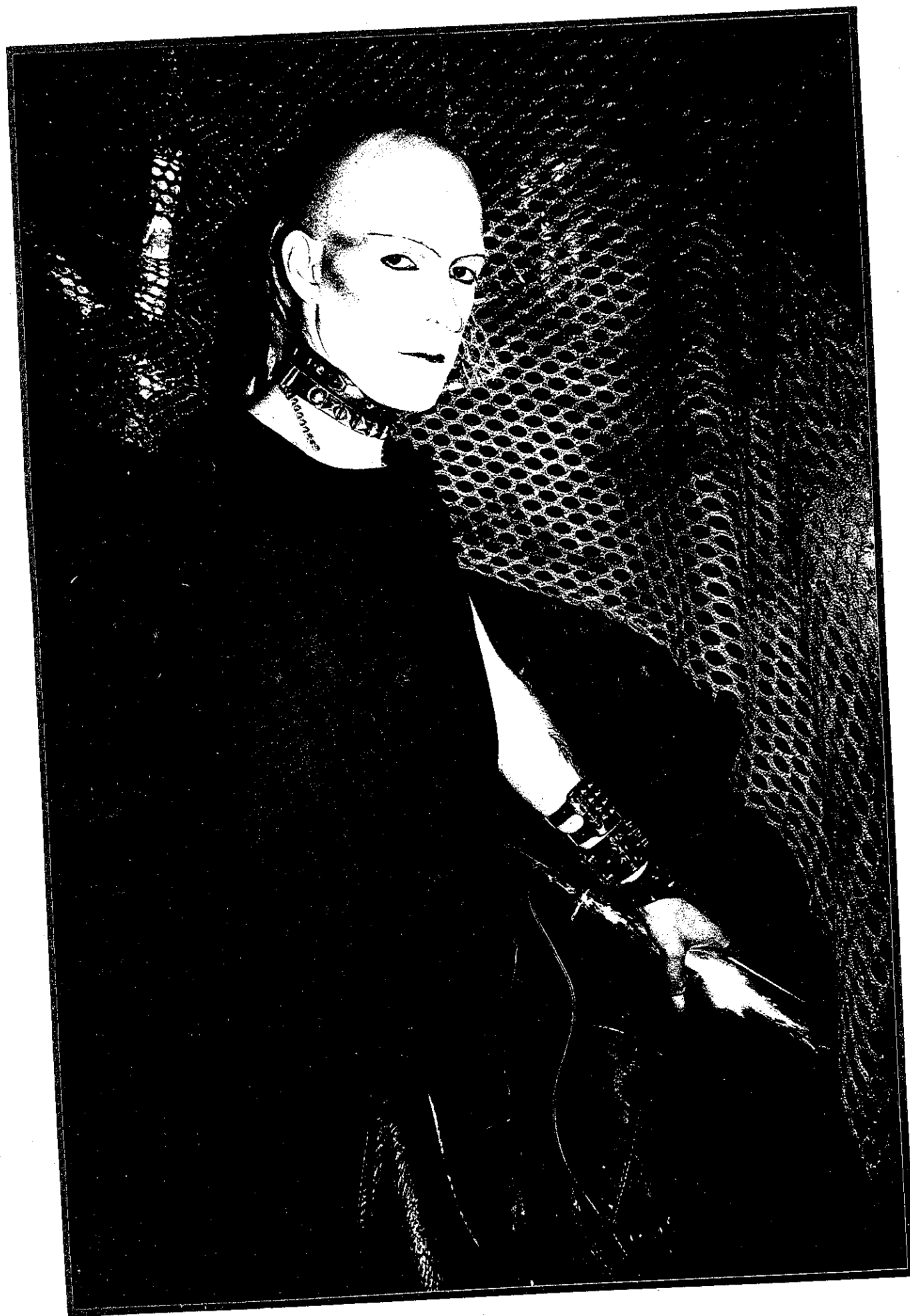
"J'AIMERAIS ÊTRE ASSEZ RICHE POUR ENREGISTRER EN SAUTANT DU HAUT D'UN IMMENSE BUILDING... AVEC UN FILET... CHANTER MA DERNIÈRE CHANSON EN TOMBANT VERS MA MORT..." -

SIOUXSIE.



AU BON CHIC MACABRE

▷ PAR MARJORIE ALLESSANDRINI



Is ont seize ans, vingt ans, plus parfois. Ils vivent l'ennui des banlieues ou se réfugient dans des squatts. Démerde et petits boulots pour tout le monde, ANPE pour les autres. Le jour, la normalité, la vie quotidienne : mort lente et insidieuse.

Alors, pourquoi ne pas chercher la vie, justement, dans les images de la nuit, dans les images de la mort ? On plonge dans un monde de symboles dérisoires, clichés de contes fantastiques, de films d'horreur et de BD de quatre sous : visions ô combien poussiéreuses et usées, de squelettes brinqueballants, vampires, goules et autres créatures de ténèbres. Avec ceux qui partagent ces rêveries à bon marché, on s'enfonce, la nuit, dans les sous-sols de la cité : à Londres, au Batcave, velours mauve, hémoglobine et paillettes dans les tréfonds de Carnaby Street ; à Paris, dans les Catacombes, prodigieux décor de mort où il n'y a plus qu'à projeter ses fantasmes, puisqu'il est là pour ça. Au cœur de la nuit, on joue à se faire peur, comme des enfants perdus qui chantent dans le noir.

Bien sûr, le Batcave est déjà presque un piège à touristes, étape obligatoire de tous les reportages sur le Londres de 1984. Bien sûr, les Catacombes sont à leur tour devenues un sujet choc pour médias dans le coup. C'est peut-être le dernier cri d'une tendance - mode : au bon chic macabre. Pourtant, ce n'est pas un hasard, sans doute, si la musique qui fait rêver (et danser) les lycéens d'aujourd'hui joue avec la mort, l'idée du suicide. Pas un hasard si le fun est morbide, si la couleur branchée est le noir.

On pense soudain au romantisme fantastique de la fin du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème}, où André Breton voyait le présage des grands bouleversements qui allaient suivre... les châteaux hantés d'Ann Radcliffe, les têtes coupées éclaboussées de sang de Nodier, en disent long, c'est vrai, sur la sensibilité d'une époque. Le ballet des masques macabres est-il le dernier recours d'une jeunesse fin-de-siècle quand la mort est partout - massacres en série sur écrans de télé, corps dépecés dans les magazines, menaces de guerre totale sur toutes les lèvres ?

Les petits frères et les petites sœurs modernes d'Isidore Ducasse, travestis en créatures de nuit, pâles silhouettes vêtues de noir, visages poudrés de blanc, regards lourds d'on ne sait quelle ténèbres intérieures pour rire, ne se posent même pas la question, trop absorbés par leur nouveau jeu. Comme le dit un jeune Londonien qui, chaque mercredi soir, se pare d'un maquillage grand-guignol qui le fait ressembler à un squelette ambulant : "les gens sont choqués, parce que selon eux le make-up doit servir à rendre les gens beaux, dans la normalité. Et pourquoi ça ? Moi, je sors sous les apparences d'un squelette, parce que j'adore les squelettes. J'aime ressembler à la mort qui marche."

Plongerons-nous "au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau" ? Plutôt, cher Baudelaire, au fond des clichés pour trouver le fun. Epoque oblige. Toute la nuit nous danserons au cimetière des Innocents ■

Marjorie Alessandrini

Nuits des catacombes, Exorcismes dans les ténèbres, le grand bal de la mort bat son plein et le rock, à l'orchestre, est en noir. Derrière Siouxsie la grande prêtresse, les créatures s'agitent. Pour certains il ne s'agit que d'une mascarade "bon chic", pour d'autres déjà des images du passé. Il y a celui pour qui, en véritable Charon, passeur de l'au-delà, les Morts peuvent danser. Et pour, Vuillemin le ricanement est le propre de l'homme... d'outre-tombe. Lucifer y retrouvera les siens.

● PHOTO DEREK RIDGERS

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était : à Londres les Positive Punks se terrent. Le Batcave n'est plus qu'un repaire pour poseurs et touristes. Créatures et spectres sont à vendre.

Une journée comme les autres. Lever vers 14 h, d'après ce qu'on peut en juger par le spectacle de la rue. Comme la plupart des habitants de cet immeuble en loques oublié le long d'une voie ferrée, nous n'avons pas l'heure. Avoir l'heure ne changerait rien, de toutes façons... Un verre ramassé dans l'évier, deux cuillères de café soluble et de l'eau chaude du robinet par là-dessus, pour commencer la journée : notre seul luxe. En fait la seule chose suffisamment indispensable pour que, jour après jour, quelqu'un se décide à en être de sa poche et à se secouer pour en ramener de chez l'épicerie pakistanaise... Le pain passe après, mais en gros il passe quand même. Le reste, par contre, est vraiment affaire de circonstances! Normalement, nous aurions dû regarder la télévision jusqu'au soir : à Londres, tout le monde fait ça. Elle est notre horloge, notre dernier lien avec le monde des vivants et notre passe-temps. Programmes éducatifs, informatifs, distrayants et bourratifs, rien n'échappe à notre ennui vigilant! Le malheur nous est tombé dessus hier : quelqu'un a vendu la télévision en catastrophe pour calmer un

La Marilyn de la maison qui préfère voler du champagne plutôt que du pain et le Bowie façon Ziggy Stardust qui lui sert de compagnon pleuraient après un retour du glamour, du clinquant et du sexy! Ils pouvaient se vanter tous les deux d'être des relations de Steve Strange, l'homme-orchestre du néo-romantisme, et de fréquenter le "Palace" mais on sentait bien que des excès d'appât des pirates et des marquis étaient déjà dépassés. En un été, Londres a été pris d'une frénésie de confort, de naturel, d'ampleur : les filles ont découvert le plaisir des jupes longues et souples et les garçons se sont laissés pousser les cheveux dans tous les sens en arrangeant leurs bottes pour des sandales. Mac Laren essayait de lancer ses hoboes, clochards célestes de luxe, et notre amie la couturière présentait ses habits en toile de jute tenue par des ficelles à l'Alternative Clothes Show de Chelsea, une vague foire des jeunes stylistes : nous virions tous hippies! Enfin presque... Personne évidemment ne voulait le reconnaître à part Ian, le chanteur de Southern Death Cult. Il se promenait partout avec son habit en daim d'indien Sioux et ses mocassins, fesses à l'air à

l'excitation a été telle qu'on en avait oublié notre pire ennemi, l'ennui! Sophie, une française récemment installée à Londres, s'est lancée dans cette nouvelle aventure avec excitation. Elle est maintenant basiste de Sexbeat, répète tous les jours du côté de King's Road et nous étions un peu en racontant avec toujours autant d'enthousiasme à quel point elle s'amuse en voyant les choses bouger autour d'elle ; pour un peu, elle serait la seule à accorder du crédit à l'invention du Positive Punk! Hamish, son copain, est disc-jockey du Batcave, le rendez-vous de mercredi soir des oiseaux de nuit et des sorcières tout en noir. Le Batcave a été gréé par des malins, les membres du groupe Specimen, et est devenu une institution : à force d'en parler et de se monter la tête à propos des messes noires et de l'apparence ambiguë des clients, les journalistes ont transformé ce qui était une innocente partie de plaisir entre amis en exhibition! La province, blême de ne pas avoir de Batcave, s'est ruée en masse quand les Specimen ont décidé de monter une sorte de club itinérant.

MARILYN, ZIGGY ET MOI

Cette boîte est devenue une bonne affaire - ce qui n'est pas mal - et ses propriétaires l'ont transformé peu à peu en marque de lessive, ce qui est très mal! Leur tentative de capitaliser le succès du Batcave en

LA MORT DANS L'ÂME . PAR CHRISTIAN PERROT .



PHOTO DEREK RIDGERS



PHOTO DEREK RIDGERS



PHOTO DEREK RIDGERS

"dealer", et la pièce n'a jamais été aussi nue. Un vieux pick-up acheté aux clochards de Camden, quelques disques rayés qui vont et viennent entre ici et le marchand de disques d'occasion, des piles de magazines et des cendriers pleins : un univers modèle très réduit!

LA MARILYN QUI PRÉFÈRE VOLER DU CHAMPAGNE

L'ennui est cinglant tout le jour pour ceux qui n'ont rien à faire en ville. Alors on passe ses journées à attendre la visite de connaissances débusquées de leurs trous par un ennui insupportable et on s'habitue à voir de tout : des "dreadlocks" avec des seringues, des fous, des teddy boys déjantés, des Marilyn pauvres, des punks clochards et des jeunes gens modernes en voie de réussite dans la vie... Tout est égal, puisque n'importe quoi tue le temps! Depuis que notre amie la styliste est partie assez indécemment de la maison, il n'y a plus personne ici qui fasse quelque chose de ses mains. Nous avons passé grâce à elle un bon moment à la pointe de la mode, une mode de la rue que nous voyions s'élaborer à coup de tissus de récupération, de repassages et de miracles de la construction réalisés avec quelques épingles bien placées. Il y a deux ans, tout le monde était fatigué de l'uniforme sacré de la punkitude : pantalons à zip, blousons de cuir à graffiti et clous partout.

peine cachées par un tissu tenu par sa ceinture. J'ai même joué au billard avec lui dans cette tenue anachronique et réjouissante! Pour lui, les hippies avaient beaucoup plus de raisons d'être fiers d'eux que les punks, des gens qui n'avaient aucun but dans la vie... Ça ne l'a pas empêché de devenir un des leaders des Positive Punks, une invention d'un journaliste du New Musical Express dont la seule évocation fait encore bondir tout le monde.

OISEAUX DE NUIT ET SORCIÈRES TOUT EN NOIR

Le petit Andy de Sex Gang Children, un nerveux tout sec, ne s'en est pas encore remis et on peut voir des lueurs de meurtre dans ses yeux quand on aborde le sujet avec lui! Ce curieux mouvement né du croisement entre hippies et punks n'existe pas vraiment : tous ceux qui ont décidé de porter des habits sortis du grenier des colliers indiens à condition qu'ils soient assortis à une tête de mort ou à un crucifix renversé et de viriliser leurs tuniques de soie avec des ceintures à clous l'ont fait sans trop réfléchir. Ici, il nous avait suffi de prendre ce que nous avions sous la main : restes de costumes punks et frilles diverses, et tout le monde avait fait pareil. Pour la première fois depuis des années, rien n'était encore codé et on pouvait se surprendre tous les jours en se regardant dans une glace... Pendant quelques mois,

sortant une compilation de groupes agréés par la maison était une pantalonnade et fut un échec total, évidemment... Nous, nous n'allons au Batcave le mercredi soir que pour nous amuser et y exhiber des trouvailles vestimentaires osées sans craindre d'être regardés de travers. Comme tout le monde sauf quelques touristes qui s'attendent à voir des choses extraordinaires! Hamish, le disc-jockey, passe toutes les musiques qui font danser sans se demander si elles sont dans l'esprit du "Mouvement" : rockabilly, Velvet Underground, trash sixties, David Bowie ou Xmal Deutschland. Il a fallu faire un tour par Paris pour voir des gens coincés et s'appliquant à recréer un Batcave plus vrai que nature où personne n'aurait osé s'amuser, évidemment! On a même vu au Batcave des toasters de reggae faire trembler la maison avec leurs *Special request to the Batcave* posse et leurs ritournelles, c'est dire... Maintenant, tout cela s'essouffle un peu, et à part l'excursion hebdomadaire au Batcave qui fait du bien pour la semaine, il ne reste plus grand-chose à faire. Nos groupes favoris ne sont plus ce qu'ils étaient et commencent à se regarder de travers, l'ambiance devient malsaine et nous sommes épuisés. De retour à la maison et devant la télévision depuis que nous nous sommes débrouillés pour en retrouver une, Marilyn, Ziggy et moi, on se demande ce qui pourrait bien à nouveau nous sauver de l'ennui. A quand les "Negative Hippies"?

LES MORTS PEUVENT DANSER

PAR PATRICK ROUVANT

Psychédisme torturé, trash-rock speedé, Junk rock déglissé, rock gothique allumé, Positive punk décafé, Punkabilly déchainé... Pour vous y retrouvez dans cette nuit d'encre et d'hémoglobine suivez le guide.

Ian Curtis, chanteur de Joy Division, s'est suicidé en mai 80. Premier martyr d'une nouvelle génération perdue, crucifié à l'aube du succès. Par son acte, il a réveillé un mythe romantique fascinant et noir : celui qu'avait connu la génération de la fin des années 60, avec Iggy, Lou Reed, Nico, Syd Barrett, Tim Buckley, Kim Fowley... Un véritable culte esthétique et artistique de la mort renaît en Europe, une odeur de moyen-âge s'abat sur un monde que l'on croyait définitivement rationnel, plongeant une génération de musiciens dans la recherche de leurs racines européennes pour échapper à l'américanisation. Quand on sait que la référence de Joy Division fut Jim Morrison, le parallèle est évident : le punk a évolué de la même manière que le rock'n'roll. D'abord, le post-punk industriel et sa froideur cynique et clinique ; au milieu, quelques sirènes, Ian Curtis, Siouxsie, empreints d'une sensibilité romantique desuète. Va s'ensuivre une éclosion de groupes moins tourmentés mais tout aussi sombres et embrumés : Echo & The Bunnymen, The Cure, Bauhaus, U2, Passions, The Sound, Modern English. Une nouvelle descente aux enfers amorcée en réaction à la déshumanisation synthétique de la new wave. On le sentait déjà chez les précurseurs : Wire, The Udders. Si l'épicentre est à Londres, le phénomène est plus ou moins planétaire. Aux USA, la scène se concentre à Los Angeles avec les mêmes références, mais aussi l'apport du rockabilly sudiste, du blues urbain et du trash-rock façon Alice Cooper sur fond de vaudou : Cramps, Gun Club, Flesh Eaters, Nervous Gender, Screaming, Unknowns, Wall of Voodoo. En commun avec la musique industrielle, l'esthétique morbide et le goût des sons sales et des ambiances troubles : Throbbing Gristle, Factory, Monte Cazazza se mélangent facilement à cette scène ; Cabaret Voltaire reprend les Seeds, le tout en réaction au "clean" pop de rigueur. Parallèlement les anciens punks "mutés" vers un heavy punk incantatoire et guerrier, farfelus approximatifs : Pili, Killing Joke, Theatre of Hate, UK Decay, Crisis, Lyptiques. Ceux qui se sentent concernés récusent tous les étiquettes à éclaircir ce domaine, à proposer une vision d'ensemble. L'amour de l'obscur s'accompagne d'une haine des étiquettes. D'ailleurs, tous les groupes classés dans le "Positive Punk" par le NME, se sont dissous dans l'année : malediction d'Aleister Crowley auquel ils se réfèrent, ou piège des modes préfabriquées ? Seuls Sex Gang Children et les Virgin Prunes ont échappé à ce destin fatal. Ce sont justement ceux qui ont refusé d'être associés à cette absurdité linguistique. Toute la vieille garde des critiques qui ont applaudi le glam rock, le punk et le retour aux racines du rock'n'roll, a en horreur cet imprévisible marée qui submerge la musique et la mode. Elle s'est couverte de ridicule en essayant de la faire passer pour un épiphénomène passager, cela depuis cinq ans. Les groupes puisent leur univers esthétique dans l'esotérisme, les prophéties apocalyptiques du Moyen-âge, l'astrologie, le roman gothique et les poètes maudits. Parmi les plus allumés, Jaz de Killing Joke, qui se réfugia en Islande lors des accords sur les Pershings, nous ramenant un album basé sur les

ruines prophétiques ; et aussi le chanteur de Playdead, qui refuse de jouer un jour où les astres ne sont pas favorables au groupe ; sans compter les Virgin Prunes qui traquèrent Satan sur vidéo avec Genesis P. Orridge de Psychic T.V. et Rozz Williams de Christian Death qui s'est fait crucifier par ses fans l'année dernière.

PLUTON, LE MAÎTRE DES ENFERS.

Nous sommes entrés depuis novembre 83 dans une ère ploutonienne, dont les effets se font sentir dès le milieu des années 70. Mettant fin aux utopies et aux rêves, Pluton, le maître des enfers régit la sexualité masculine, la violence anale, l'autodestruction et la régénération, l'islam, le monde souterrain, les sectes, les bandes organisées, les nouvelles épidémies, l'énergie atomique... sa couleur est évidemment le noir ; ce phénomène se produit tous les 240 ans, avec cette fois-ci des alignements planétaires jamais vus depuis la destruction de Babylone (chers Rastas). On lui doit la chute de l'Empire Romain, la peste noire, la Renaissance et la Révolution Française, la création des USA, l'ère industrielle. Un programme réjouissant pour cette fin de siècle, la musique nous en donne un avant-goût prémonitoire. Nous voilà donc avec les jeunes armées de la nuit d'Aleister Crowley et de Nostradamus, se pressant au Batcave, à Halloween pour Londres, la Sébale, les Catacombes et bientôt le Temple à Paris, les Catacombes en Allemagne. En 1979, Robert Fripp déclarait aux belges de Soldes Fins de Séries que le grand saut culturel et musical des années 80 se planifierait en 81, en se basant sur les théories des disciplines de Gurdieff dont il est l'élève. Effectivement, on assista à un véritable rush musical aux quatre coins de la planète avec des analogies d'inspiration évidentes sans concertation ; aussi bien en Norvège qu'en Irlande, en Australie, en Italie ou en Espagne, comme une même prière collective : le post-punk gothique s'est généralisé. Le phénomène est essentiellement une histoire d'image-référence à Alice Cooper, au Grand Guignol, aux films d'horreur de série B ou de sensibilité esthétique et poétique (romans noirs, fantastiques, romantisme macabre et décadent, dandysme, poètes maudits, Goethe, Dante, Lautréamont), partie intégrante de la culture anglo-saxonne. Ces apprentis sorciers jouent avec le feu à l'instar des allumés du psychédélisme : Captain Jack, Screaming Lord Sutch, Black Widow, Black Sabbath, il n'y a qu'à suivre la carrière des Cramps, du Gun Club, de Killing Joke, des Stranglers, de Christian Death... Ainsi de la disparition du positif punk ou de Longpig, groupe de Guildford maintenant avec James T. Pursey) passionné comme les Stranglers par les méphitiques hommes en noir. Tous ont subi des embûches inexplicables dans leur carrière comme une malchance particulièrement tenace, des problèmes avec de véritables sectes ou des allumés dangereux. Le mystère reste entier.

On a souvent lié fascisme et esotérisme, à cause du nazisme qui était soutenu par des sociétés secrètes ; il est certain que le rapport existe d'autant plus qu'ils partagent la même quête : la recherche de racines aryennes et la symbolique mystique originelle de la tribu. En plus, deux labels le cultivent : Factory et ses clins d'œil aux étapes du nazisme : Joy Division (prostitués des nazis), A Certain Ratio (présenté comme une tentative de pourrissement de la jeunesse), Section XXV (lobotomie), Stockholm Monsters, The Aryan Jumpers, New Order, The Wake. New European Recordings, le label de Death In June se caractérise par son goût pour la parade, l'esthétique para-militaire et l'utilisation systématique des roulements de tambours et de la trompette de cérémonie. Le label le plus productif en la matière est sans conteste 4 AD (Bauhaus, Birthday Party, Modern English, X-Mal Deutschland, In Camera, Colin Newman, Colin Newman, Cocteau Twins, Dead Can Dance) et sa nouvelle division, Situation 2 (Death Cult, Gene Loves Jezebel). Epicentre du gothique dépravé, du romantisme malsain et du néo-psychédélique tribal, 4 AD prend depuis peu une nouvelle orientation. D'autres labels ont eu presque autant d'impact : Rough Trade, Factory, NER, Jungle, Illuminated, Grass, Freshly. Maintenant la relève semble assurée par Reg. Rhino, Shock, Snagram, London et les punks de Clay, qui ont signé Sex Gang Children et Playdead. A. L.A., toute l'activité est concentrée autour de Ruby, Frontier, Slash, Bemis Brain, Fish Ranch, Post Boy, Alternative Tentacles (Dead Kennedys et Subterranean à San Francisco).

CE GOÛT POUR LE MORBIDE

La crise et la montée des drogues dures ont peut-être pour quelque chose dans ce malaise métaphysique, mais le problème est plus complexe. Cette jeunesse qui s'agit sur les scènes a connu la fin de l'euphorie psychédélique comme une mauvaise descente d'acide, d'où ce goût complaisant pour le morbide. Qu'importe les causes réelles, on ne vit plus le rêve américain, mais la préparation à la troisième guerre mondiale et la montée du fascisme ; la masse grouillante des losers s'est accrue autour d'Hollywood et leur arrivée sur la scène est un signe.

Il est difficile de classer une musique, néanmoins des familles se créent. Les enfants de Joy Division sont les plus nombreux, pas toujours talentueusement, se dégageant mal de leurs influences communes, les Doors et curieusement, pour certains, évoluant de la même manière que New Order. A Certain Ratio, au départ petit frère conforme dans leur premier simple puis s'éloignant vers le jazz et le new funk après leur sommet, le maxi *Flight*. Section XXV, les protégés de Ian Curtis qui produisit leur premier 45 tours enregistrèrent un chef d'œuvre du psychédélisme désincarné (*Haunted*) mais dès leur premier LP, ils se sont dirigés vers un psychédélisme planant (*The keys of dream*) et plus récemment vers un techno-funk statique et glacial peu intéressant ; Crispy Ambulance, un concept fascinant à la limite du gag avec des références aux films d'horreur : *From the cradle to the grave*, c'est le titre de leur premier simple avec un son caverneux et des chœurs zombies-frénétiques. Ils ont produit un 25 cm et un maxi "live" absolument indispensables, avec un début de recherche sur les rythmiques, un peu tribales. On ne sait rien sur eux, ils fuient la publicité, comme les éphémères Crawling Chaos. Leur album, *The plateau phase* a une production trop propre qui banalise l'inquiétude menaçante de leurs meilleurs morceaux. Dernière découverte de Factory, The Wake, savant mélange des Cure et de New Order à leur sommet, mais sans originalité ; une fadeur tranquille sans noblesse, ni parti pris. The Sisters Of Mercy, quatre sans batteur, de Leeds, ont repris haut le flambeau funéraire du Roi Lézard. Pour échapper aux griffes du show business, ils fondent leur propre label (Merciful Release) et produisent les inclassables March Violets. Ils se définissent comme un "noisy-band" avec cynisme, et sacralisent ce bruit jusqu'à l'autodestruction, à la manière d'un Kim Fowley, des Stooges ou des Seeds. Par provocation, ils refusent toute appartenance à la scène actuelle et arborent une image psychédélique intemporelle 66-68 ; ils évitent les interviews et les tournées, et restent dans l'ombre cafeutée des vieilles cités sales du nord de l'Angleterre. Leurs deux premiers simples (*Damaged done*, *Body electric*) sonnent très Joy Division, avec un son plus agressif et dansant ; la modernité tressautante de la boîte à rythme leur apportant légèreté et nervosité ; la voix de Candy grave et mal assurée (à l'instar d'Ian Curtis), possède une sensualité entre Morrison, Pop et Vega. Les derniers simples (*Alice*, *Anaconda* et *Temple of love* qui vient de les consacrer cet hiver) ont une production commerciale avec rythmique énorme, mélodie épurée et voix en avant mais le tout empreint de religiosité désespérée et rageuse. Déjà un groupe culte avec le serpent comme symbole, le mystère et le génie nécessaire pour devenir énorme, Death In June a le son le plus sépulcral et le plus désincarné du moment. Formé d'anciens Crisis et de Runners for 84, il privilégie une image paramilitaire avec un humour noir très ambigu. A la Sébale, ils entrèrent sur scène avec des brassards nazis et des masques de cochons, au milieu des stroboscopes et de diapos à la gloire de l'uniforme, de la parade, du sacrifice et de la mort. Doug le chanteur a le look "Prince Andrew" lors de ses classes militaires. Il veut abandonner les guitares et les instru-

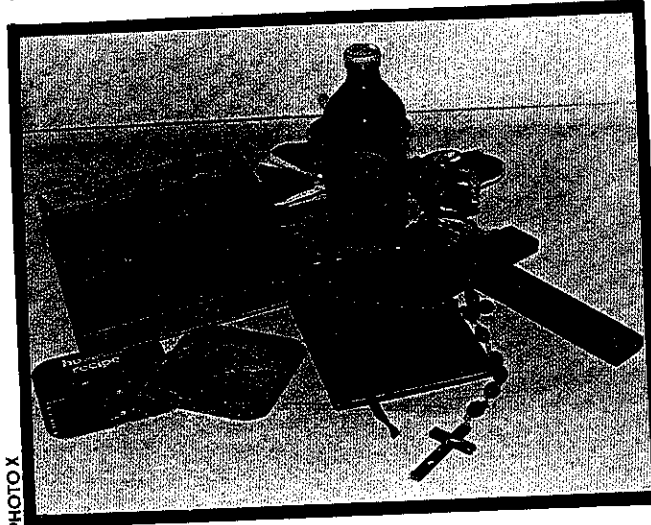


PHOTO X

PHOTO SCOPIE



LA SAGA PROPHÉTIQUE.

maxi *Cry Wolf*, la meilleure sortie post-punk de l'hiver avec *Impossible straightjacket* de Head Hunters.

Theatre of Hate est la seconde référence essentielle du nouveau rock alternatif : on ressent leur importance à l'écoute du Death cult, de Sex Gang Children, Under Two Flags ou In Excelsis. Kirk Brandon, le chanteur, a inventé un chant à la sensibilité écorchée et rageuse d'adolescent en révolte. Ses chansons évoquaient des thèmes héroïques. S'ajoutent son attitude en font un héros. Malheureusement, Kirk a mal supporté le succès et la production de leur album studio, par Mick Jones des Clash, fut une catastrophe. Vous pouvez vous consoler à l'écoute du "live" *He who dares wins*, du *Rehearsal Live at the Lyceum* et des deux simples, *Original sin* et *Rehearsal without a brain*. Depuis la dissolution du groupe, nombre de satellites couvrent l'Angleterre : Spear of Destiny, le groupe de Kirk, une sorte de Theatre of Hate moins talentueux, meilleure en maxi qu'en album (*Flyin' sootsmen*), car ce disque reflète trop les faiblesses de ce style : monotonie dû au phrasé schizophrénique du chant (*Grapes of wrath* - les raisins de la colère de Steinbeck). Il a de sérieux concurrents avec Under Two Flags, plus jeunes, avec plus de variété dans les mélodies, et un superbe 25 cm *Lest we forget*, possédant un son mélodique digne des Shadows de l'âge spatial (*False history*).

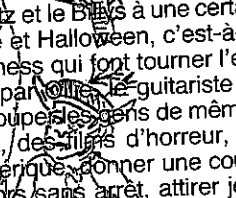
Southern Death Cult fut la révélation fulgurante de l'hiver dernier, leur premier simple *Fatman* fut n° 1 des charts alternatifs pendant deux mois. Ian le chanteur a le même organe vocal que Kirk, le goût du mélodrame en moins. Ephemère, ils se séparèrent avant d'avoir terminé le premier LP (Ian a tout de suite le Death Cult avec Billy Duffy (Theatre of Hate), guitariste, Jamie (Ritual) à la basse et maintenant Nigat, Sex gang et T. of hate) à la batterie. Death Cult est un groupe mode : ils ont une image londonienne de beatnicks punks voire de clochards mutants ou d'apaches cybernétiques. Leur style musical et esthétique a déjà eu ses précurseurs comme les Scars ou Adam & The Ants. Ian et ses acolytes ont adopté les cheveux longs, en réaction au rock classique et au clean post-néo-romantique, à la manière de Boy Georges, M. Laren et de la Batcave : ce sont les nouveau dandys à la sensibilité bohème.

LA BÊTE DE L'APOCALYPSE.

entoure.
Ritual furent les plus talentueux : chant exaspéré, piano
"lisztien", basse martiale et orageuse, le tout alimentant un
climat de colère sombre sous tension (un simple *Disease* et un
maxi *Brides/conscript* sur Red Flame). Climats religieux,
païens, rythmiques mongoliennes et enfantines, voix sen-
suelles, guitare minimaliste, lourdeur rituelle désaxée par une
instrumentation dissonnante, c'est l'univers de Mass (*labour of
love*). Brigandage n'était qu'un revivard des Sex Pistols, matée
de riffs à la Stones. Dirigé par deux américains, guitaristes à la
hargne de ceux-ci était émusée par la vulgarité banale de la
chanteuse, heureusement bannie depuis. Ils se joignent
avec The Knives : du new punk vis et outlaws. Blood &
Roses étaient les plus impliqués dans l'esotérisme officieux.
Un son post-Siouxsie, incantatoire, minimaliste mais un peu
pauvre, à cause de la rythmique dominante, la chanteuse
sauvait in-extremis l'ensemble avec son ton de marie reli-
gieuse et ses textes hallucinés sur l'annulation du moi : un maxi
un peu baclé *Necromantra*, avec une pochette psychédélique
fluo (toile d'araignée mouvante à la lumière). Moins sacrilège
mais plus original, Rybella Ballet déployait une magie sonore :
chanteuse/saxe et rythmes de danses moyen-âgeuses, qui
apportaient une fraîcheur virtuose, entraînante, hélas eux
aussi furent éphémères.

Sur le label XN-TRIX, on trouve les vénérables Poison Girls,
le plus dur des groupes anglais féminins, entre le punk hard-
core, le rock'n'roll, les climats gothiques d'une Siouxsie à ses
début et une hargne méphitique peu commune. The Mob
un peu éclipsé par tout ce tapage, car plus soucieux d'efficacité
d'image. Par leur fréquentation du Tribe, ils furent ass-
milés à ce revival punk ésotérique. Après quelques singles, ils
ont pris des vacances : l'un s'occupe du label 96 tapes ; le
batteur est parti rejoindre Faction, un groupe de nouveau
mersey-beat sound de Liverpool chez l'inévitable augustin, on doit
les merveilleux Dead Or Alive (Alias Nightmares in Wax), qui
possède le meilleur chanteur d'albion, l'androgyne apache
Peter Burns. Ce groupe évolua d'un psychédéisme lyrique et
romantique à une techno-disco d'envoûtement, avec une

LES INSECTES ANDROGYNES.



La Batcave est en train de connaître les mêmes déboires que le Blitz et le Blitz à une certaine époque, et plus récemment le Tribe et Halloween, c'est-à-dire un surcroît de publicité et de business qui font tourner l'endroit en boîte à touristes. Managée par elle, le guitariste des Specimens, son but était de grouper des gens de même tendance esthétique : culte de la mort, des films d'horreur, de l'esthétique para-religieuse et esotérique, donner une couleur macabre au lieu, changer de décors sans arrêt, attirer jeunes créateurs, stylistes et musiciens, autour de gens aussi divers que Genesis P. Orridge (Psychic TV), Marc Almond (Soft Cell), Cabaret Voltaire, James Rush, Siouxsie, Test Department (nouvelle "metal dance" avec S.P.K. et Art Of Noise), Patti Palladin (Flying Lizards), Abba, Sex Gang, etc... Lieu d'un futurisme exacerbé, il a voulu intégrer un décor de S.F., avec un labyrinthe de salles et une désorientation permanente physique et métaphysique. Mais show business oblige, ils ont paradoxalement lancé une mode creuse le "Glamour Gothique" avec revival de Kiss, Alice Cooper et Marc Bolan en passant par Screaming Lord Sutch, avec des groupes comme Sexbeat, Skeletal Family, Human Machine, Pleasure & The Beast et en satellite, Alien



▲ FLESH FOR LULU

THE SPECIMEN



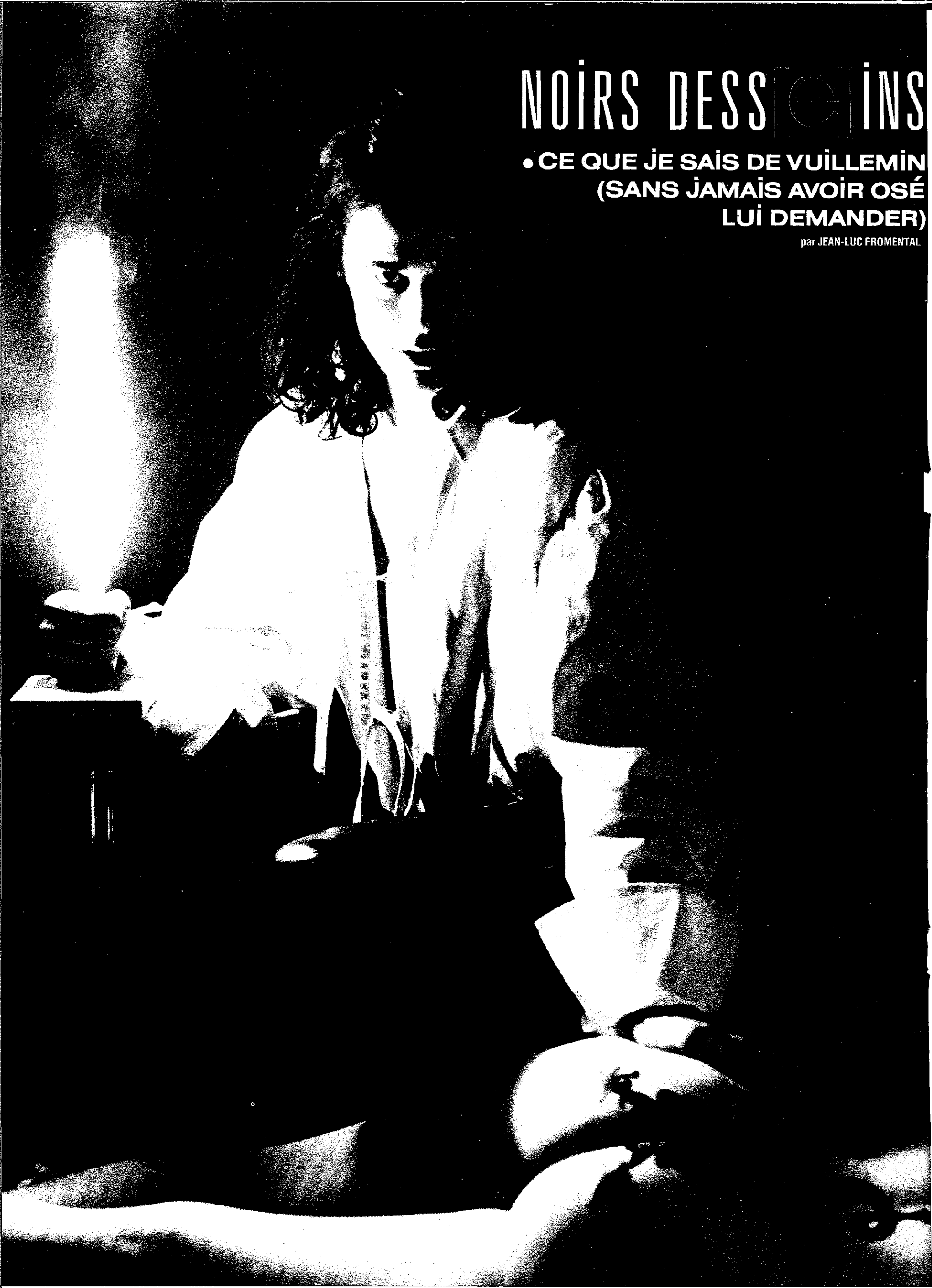
ХОЛОД

cannibales. Quant aux Specimens, ils ne sont impressionnants qu'en concert grâce à leur énergie et un jeu intéressant de guitare. Leur premier maxi par contre frôle le heavy metal (*kiss kiss bang bang*). Le second est trop bien produit, le son glitter manque d'originalité: de la variété heavy, spécialité bien anglaise d'Alvin Stardust à Sweet. Sexbeat a pondu un simple intéressant *Sexbeat* (London). De même que Skeletal Family (*The Night Red Rhino*) et Pleasure & the Beast (*Dr Sex Metropolis*). Mais je crois davantage à Ligotage, le groupe de l'ex-chanteuse de Vice Squad, plus trashy et excitant. A suivre... Alien Sex Fiend se tient discrètement à l'écart de ce tapage avec un humour distant. Certes ils ont débuté à la Batcave mais parce que c'était le seul club qui voulait de leurs tronches d'enfer. *Ignore The Machine* a un son disco-destroy dû à la superposition de boîtes à rythmes/batterie/bruits menaçants, de synthèses/orages, films d'horreur/guitare pourrie/son spatial et demesuré... comme un trip d'acide: un véritable sabbat sonore que Nik Fiend le chanteur exorcise d'une voix saoûle et égrillarde. Ecoutez la version dub, le delirium tremens vous guette. Ils ont récidivé avec *Lips Can't Go* et *New Christian Music* avec une face dédiée au Cramps, à Iggy Pop

NOIRS DESSINS

• CE QUE JE SAIS DE VUILLEMIN
(SANS JAMAIS AVOIR OSÉ
LUI DEMANDER)

par JEAN-LUC FROMENTAL



BACKGROUND :

Il a vingt quatre ans environ et continuerait, selon des sources généralement bien informées, à vieillir avec régularité. Des études apparemment normales l'ont conduit à obtenir son baccalauréat, à la suite de quoi, il a fréquenté les Arts Appliqués (sections dessins, peinture, dessin animé) se préparant judicieusement au dur métier qui est aujourd'hui le sien. C'est Got qui l'a découvert et amené à l'Echo des Savanes (vieille formule) sur lequel Mandryka régnait encore en despote éclairé. Sa carrière est donc une conspiration de dessinateurs. Vuillemin fait d'ailleurs partie de ces artistes qui éveillent l'enthousiasme de leurs pairs bien avant de soulever le moindre soubresaut d'intérêt parmi le grand public, qui est plus rétrograde et conservateur qu'on ne l'imagine généralement. Il a imposé la Ligne Sale à un moment où la Ligne Claire risquait de devenir absolument hégémonique. A ce titre, Vuillemin doit être considéré comme un utile contrepoids. Quelqu'un m'a dit que son prénom était Philippe.

INFLUENCES :

Ses exégètes n'hésitent pas à citer, à son propos, les noms de Joe Kubert ou d'Harvey Kurtzman. Je l'ai moi-même présenté (dans une notice déjà ancienne et dépassée) comme un rénovateur de "la tradition macabre du vieux Mad américain telle que Wolinski l'avait importée dans Hara Kiri au début des années soixante". Ce qui prouve, une fois de plus, que trop de savoir peut conduire à écrire n'importe quoi. Creepy, Eerie, Choc, Brûlant et les petites publications Aredit si commodes pour la poche du militaire sont les seules influences que Vuillemin veut bien se reconnaître. Qu'il ait accompli réglementairement son service national est probablement sans rapport avec ce qui précède, mais il convient de le signaler à une époque où le premier nightclubber venu peut se faire réformer en deux visites chez un psychiatre complaisant. Pour revenir à la BD, Vuillemin affirme volontiers qu'il n'en a rien à cirer, et de fait il s'en évade dès qu'il en a l'occasion, réalisant par exemple des romans-photos pour Hara-Kiri. Comme quoi la comparaison avec Wolinski n'était pas si dénuée de fondement qu'il pouvait y paraître.

ŒUVRE :

Les trois albums de Vuillemin parus à ce jour possèdent un point commun rarement souligné : chaque titre contient le phonème "eur", comme dans "Beur" ou "malheur". Ceci fait-il de Vuillemin un poète ? La question reste entière. Composés par ailleurs d'histoires courtes parues ici et là, ces recueils n'ont pas la réputation d'être de gros succès commerciaux. Les larges masses boudent encore Vuillemin, dont la violence décontenance et la maladresse feinte porte atteinte à la sécurité de l'état d'âme. Pourtant derrière la qualité cruelle et convulsive de ce travail se cache un dessinateur fin et habile, un narrateur sensible qui utilise l'étalage complaisant des saletés contemporaines à des fins subtilement humanistes, qui parle de la peur mieux que personne. Les éditeurs savent que Vuillemin est un type important, puisqu'ils continuent à lui faire de la place dans leurs revues. Même les critiques le savent. Pourquoi, en ce cas, persistez-vous à faire semblant de l'ignorer ?



vuillemin 84

MISCELLANÉES :

Vuillemin affecte un look croisé mi-cruise mi-pirate. Son blouson krüger à trous, sa mèche et l'araignée en plastique qui pend à son oreille sont célèbres dans plus d'une convention. Il joue parfois de la guitare avec le groupe Denis Twist, mais ses riffs discrets sont rarement audibles au-delà du troisième rang. Il connaît une seule chanson : *J'aime les filles*, de Dutronc. Et c'est vrai qu'il les aime, malgré les soupçons de déviance que peuvent faire peser sur lui certaines attitudes ambiguës qu'il adopte volontiers. Ce qu'il déteste, c'est le savon. L'odeur du savon sur la peau d'une femme. Lui-même se lave avec parcimonie. Comme il dessine au marqueur à même ses bras, la sueur étale de longues traînées noirâtres et on dirait qu'il saigne de l'encre. C'est à peu près tout ce que je sais de lui. ■



L'avis de BRIAN

● INTERVIEW PAUL ALESSANDRINI

Loin du vidéo-clip qui tue, Brian Eno, explore un nouveau champ, la peinture animée. Vidéo-art, Vidéo passion : l'artiste raconte.

Mon travail sur la vidéo a commencé tout à fait innocemment. J'étais dans un studio en train de mixer *Fear of Music* quand un roadie est entré et a demandé si quelqu'un voulait acheter un magnétoscope et une caméra vidéo. Avant cet instant précis, je n'avais jamais eu aucun désir de m'intéresser à la vidéo. Comme l'équipement était bon marché, je l'ai acheté. C'était un VHS Panasonic Omnivision IV et une caméra PK200. Dès que je l'ai apporté à la maison, je l'ai installé pour travailler. A l'époque je n'avais pas de trépied, alors j'ai simplement placé la caméra sur le rebord d'une fenêtre. On apercevait l'image des toits des immeubles de l'autre côté de la rue et le ciel. Les nuages glissaient rapidement; parfois un pigeon les traversait. J'ai observé longuement cette image. J'ai pensé : "C'est la plus belle chose que j'ai jamais vu sur un écran TV". A ce moment précis, j'ai su que je pouvais faire quelque chose avec la vidéo.

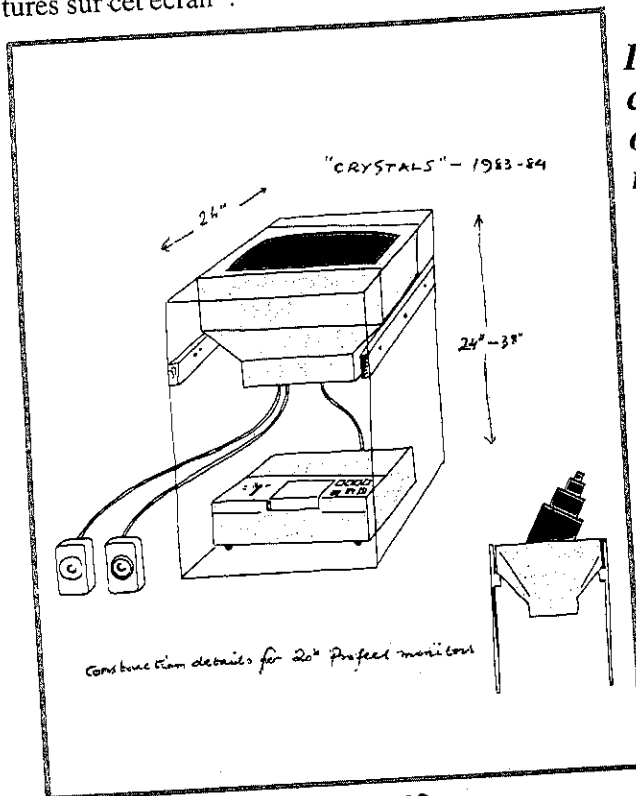
Je ne me sentais pas limité par les images musicales : j'avais simplement trouvé un nouveau "champ" d'exploration que j'aimais.

Mon approche du matériel que j'utilise est le même, quelque soit le medium. S'il est trop complexe, je perds la sensation de ce que je suis en train de faire. S'il y a trop de possibilités, les choix deviennent difficiles. Le travail ne consiste plus qu'à essayer d'utiliser toutes ces ressources techniques. Je ne suis pas particulièrement effrayé par le medium électronique - toute mon œuvre musicale depuis les débuts en est imprégnée - mais en même temps, je ne suis pas spécialement impressionné par les nouveautés et les gimmicks au point de les intégrer dans l'essentiel de mon travail. Je n'aspire pas non plus à la simplicité comme une fin en soi. Je veux travailler avec des choses que je peux (presque) contrôler... juste à la limite de mon savoir mais pas au-delà. Ce que je cherche, c'est l'état d'excitation, de fièvre à me retrouver dans un territoire à la fois familier et étranger, à la limite du connu. Quand on se situe sur ce terrain la question de l'innocence (que les artistes ont peur de perdre) ne se pose plus : si l'on n'est pas tout à fait sûr de l'endroit où l'on se trouve, on ne peut qu'être innocent. Ce n'est pas une raison pour se jeter au hasard dans un domaine nouveau et étranger (l'erreur de l'art d'avant-garde); ce qu'il faut, c'est chercher d'autres espaces qui tendent à vous mettre en situation d'exercer au mieux votre sensibilité, vos capacités intellectuelles, votre courage. J'ai toujours en mémoire ce sens du mystère et de la réceptivité qui est ce qui m'a d'abord séduit dans la musique et que je cherche dans tout ce que je fais.

J'ai le sentiment que mon approche de la vidéo dérive plus d'une tradition d'artistes peintres ou sculpteurs (les objets visuels) que du cinéma ou de la télévision (les narrations visuelles).

Je ne vois d'ailleurs aucun avenir dans la vidéo de fiction, parce que maintenant le problème le plus important qui se pose à la vidéo, c'est celui de la répétition : y a-t-il beaucoup de choses que vous pourriez regarder autant de fois que vous écoutez un même disque ? Probablement rien ! Aussi mon idée est de faire que l'on ne regarde pas (dans le sens de regarder la télévision) mais plutôt que l'on contemple comme pour une peinture. Une toile peut rester au mur pendant des années, sans lasser et pourtant on ne l'aura probablement jamais considérée plus d'une minute à la fois. J'envisage des changements technologiques qui rendront cette direction encore plus évidente : des écrans de tailles différentes, plats et faciles à déplacer, à accrocher, ou à poser sur le sol ; des cassettes et des disques de huit, douze, seize heures, qui offriront une image changeante à longueur de journée. Des possibilités

sans fin... J'ai des carnets pleins de suggestions. J'ai déjà décrit l'évolution de mon travail, et ce n'est d'ailleurs pas très compliqué. Jusqu'au show de Boston, je faisais ce que l'on pourrait appeler des peintures-vidéos ; c'est comme cela qu'au début, j'avais envisagé aussi le show de Boston, mais comme il était sensé être fait en collaboration avec un peintre "tri-dimensionnel" (Michael Chandler), j'ai pensé que les images TV ne fonctionneraient pas bien avec son travail. Je voulais fabriquer une œuvre que l'on verrait comme un objet (comme ses objets à lui) plutôt que comme des images. J'ai alors eu cette idée qui consiste à utiliser le monitor comme une source de lumière, et des structures qui sont illuminées par l'écran. Pour y parvenir, j'ai posé le monitor sur le dos. Ainsi l'écran était plat et j'ai construit ces structures sur cet écran*.



dessin original de BRIAN ENO

Dans mes plus récents shows (à Tokyo avec 36 moniteurs ; à Boston avec huit moniteurs), j'avais utilisé les cassettes-vidéo elles-mêmes comme supports de la musique (hôte et parasite). La musique a été initialement enregistrée sur un 24 pistes, puis au lieu de la mixer sur le master stéréo (comme il est normal de le faire pour un disque), j'ai réparti les pistes sur les bandes vidéos de façon à ce que la musique soit entendue dans sa totalité quand toutes les vidéos diffusent en même temps ; comme chaque vidéo-cassette était de longueur différente, les différents éléments musicaux se combinaient constamment pour former de nouvelles figures sonores. La musique n'était jamais identique. Bien sûr, j'ai composé la musique avec cette idée en tête et la conviction que je ne pourrais pas prévoir toutes les combinaisons possibles de ces éléments.

Cette séparation des éléments musicaux m'a permis d'envisager la musique comme phénomène spatial. Chaque cassette vidéo/stéréo a deux baffles et la musique peut ainsi être diffusée dans l'espace* ; alors il y a des zones de sons qui sont différentes les unes des autres. La forme des moniteurs limite les possibilités plus que leurs tailles. Je n'aime pas les écrans bombés. Mais je n'ai peut-être pas encore tout envisagé.

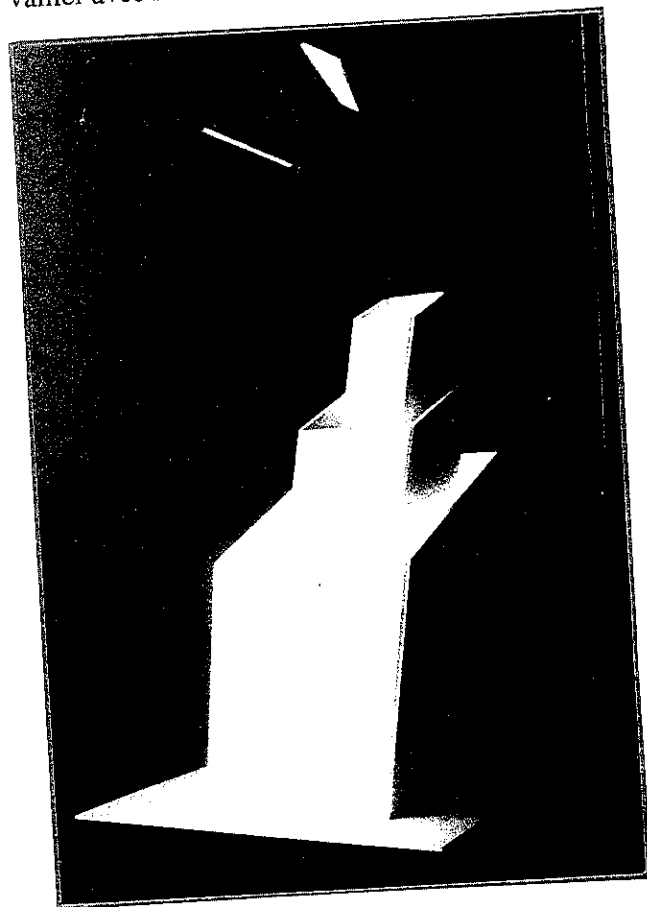
Je me sens proche de Cézanne, Kandinsky, Mondrian, R. B. Kitaj, Michael Chandler, Peter Schmidt, Feininger, Schmidt-Rottluff, Matisse, Tom Philips et bien d'autres encore. En ce qui concerne la vidéo seul Bill Viola. Pour le cinéma j'admire Fellini, Satyajit Ray, Sergio Leone, Masaki Kobayashi, Ozu, Maya Deren, Stanley Kubrick.

Je n'ai jamais vu un seul vidéo clip que j'ai eu envie de revoir. Ça ne me concerne guère !

Je préfère que mon œuvre soit célèbre plutôt que ma personne. J'aime l'idée que ce que je fais restera valable dans le futur. Quand je travaille, j'imagine un public d'artistes comme moi. Mon peu d'intérêt pour le monde pop vient de ce que je pense avoir découvert un nouvel univers musical personnel et c'est seulement là que je veux travailler maintenant. Le champ des possibilités émotionnelles dans la pop n'est plus celui qui m'intéresse, bien qu'il recoupe parfois le mien. Et puis l'adolescence prolongée (et désespérante) de la majeure partie de la pop m'ennuie. Je trouve un peu gênant de voir des performers de 42 ans s'exhiber comme s'ils en avaient toujours 18. Quand je vais au cinéma j'écoute avec attention la bande son, et quand elle est bonne (Nino Rota, Ennio Morricone), cela provoque une telle différence que je suis surpris que tant de réalisateurs y prêtent parfois si peu d'attention. J'en avais marre de New-York et j'avais envie de vivre dans un endroit civilisé, et je pense que Paris est actuellement le centre culturel d'une Europe qui renaît à la vie.

Il y a un nouvel esprit européen, la conviction que nos traditions, et notre ouverture aux autres cultures font de nous le véritable "siège" du futur.

Il est toujours difficile d'exposer mes projets, parce que je n'en ai jamais de vraiment clairs. Je change constamment en cours de route. Musicalement je suis de plus en plus certain de la direction prise avec *On land* (contre l'avis de beaucoup de gens qui me connaissent et qui pensent que je devrais faire d'autres disques pop) et avec les possibilités d'une musique d'ambiance que j'ai explorées dans mes shows vidéo. Je suis juste en train de terminer un disque avec Harold Budd, et j'ai commencé à travailler avec Michael Brook.



l'avis de
BRIAN

* voir schéma et photo.

Un jeune punk de 70 ans

Depuis la minuscule cave de la Librairie, rue de Seine, où en 1959 il lut pour la première fois en public - devant une quarantaine d'amis - des extraits de *Naked Lunch* à la salle comble du Palace où il s'est présenté, plus de vingt ans après, avec ses proches acolytes Brion Gysin et John Giorno, on peut dire que William Burroughs s'est trouvé une quantité d'admirateurs fanatiques.

Le 3 avril à l'occasion de son 70^e anniversaire, il fera "live" (dans le cadre du Festival de Bourges), une lecture de ses textes récents. Outre cette contribution fracassante au renouveau de la lecture publique, ce sera une occasion rare et fabuleuse d'entendre, de frôler en chair et en os le plus grand écrivain américain actuel, un des penseurs prophétiques majeurs de ce siècle. L'auteur de *Nova Express*, *Soft Machine* c'est aussi le héros d'un film qui sera présenté au prochain festival de Cannes. (1)

Pour fêter ces deux événements, nous publions ici en avant première, des extraits du Tome 2 des Essais* (Fragments d'une autobiographie littéraire) et Jean Jacques Lebel, l'ami français du Grand William nous dit l'importance de son œuvre comme source d'inspiration pour plusieurs générations de rockers. Le vieux garçon sauvage court toujours.

(1) *Burroughs*, de Howard Brookner (cityfilm Works)

"ENFANT, JE VOULAIS ETRE UN ECRIVAIN PARCE QUE LES ECRIVAINS ETAIENT RICHES ET CELEBRES. ILS ERRAIENT DANS SINGAPOUR ET RANGOON EN FUMANT DE L'OPIUM, VETUS D'UN COSTUME DE SOIE PONGEE JAUNE. ILS INHALAIENT DE LA COCAÏNE A MAYFAIR, S'INTRODUISAIENT DANS LES BAS-FONDS INTERDITS AVEC UN GARÇON INDIGENE DE CONFIANCE ET ILS VIVAIENT DANS LE QUARTIER ARABE DE TANGER POUR FUMER DU HASCHISCH EN CARESSANT D'UNE MANIERE LANGUISSANTE UNE GAZELLE DOMESTIQUE."



PHOTO X

Burroughs, toujours impeccable avec son costume et sa cravate (même dans les situations les plus scabreuses, les plus déliantes) est de ceux qui ont tourné le dos une fois pour toutes à l'ordre judéo-chrétien. Il a la révolte profonde, durable, sans faille, quoique toujours élégante et paisible. Tel est l'écrivain, l'admirable jeune punk ridé aux cheveux gris dont nous célébrons ces jours-ci le soixante dixième anniversaire.

L'ampleur de son impact sur la littérature, la musique et les autres arts de son époque est difficile à évaluer car elle ne tient compte ni des frontières ni des catégories. Sa profonde influence s'entend, se voit, se palpe, se devine non seulement chez ses vieux complices de la Beat Generation - Gysin, Ginsberg, Norse, Kerouac, (lequel a utilisé Burroughs comme modèle de plus d'un personnage de roman) - chez bon nombre d'écrivains français aussi - Guyotat, Sollers, Schull, Pelieu, Hubaut - et, bien entendu, chez beaucoup de musiciens des années 60 - les *Soft Machine* en premier lieu, ainsi que le *Velvet Underground*, les *Mothers of Invention*, plus tard Lou Reed et des dizaines de groupes, chanteurs et paroliers récents - punks ou post-punks - dont les *Sex Pistols*, *Throbbing Gristle* et, notoirement *David Bowie*, qui intégra l'esprit de Burroughs dans ses textes, son look et même dans son vidéo-clip *Let's Dance*.

Avec Ginsberg, Burroughs est sans doute l'écrivain qui a établi la passerelle la plus solide et la plus fréquentée entre les générations, entre les mouvements culturels, au dessus des clivages mentaux et des antagonismes qui séparent le "peuple" qui a lu Rimbaud, des dadaïstes, les surréalistes, Whitman et Pound et qui a horreur du Rock, et le "peuple" qui n'a jamais rien lu, qui n'écoute que du Rock, qui ne regarde que la télé. Grâce à Burroughs et à quelques autres, ces "peuples" ennemis s'entremêlent dans une même orgie textuelle, un même plaisir, une même rébellion. J'en ai eu une fois de plus la confirmation en novembre dernier à Amsterdam alors que le hasard du One World Poetry - le Festival de poésie de Benn Posset - nous avait programmé au Melkweg le même soir que Nina Hagen et son groupe. La salle était pleine à craquer de jeunes punks à chevelures multicolores et fluorescentes, en cuir noir, enchaînés et cloutés venus écouter leur sublime idole interlope, flasquant ses poils pubiens verts et sa chromo de Sainte Thérèse de Lisieux. Loin de siffler la lecture tendue et

précise de Burroughs - qui prononça ce soir là des aphorismes dignes de Nietzsche ou de Lichtenberg - ils l'écoutèrent avec respect et lui firent une ovation. Il avait su sauter ou plutôt faire sauter les barrières entre les langages, les modes de vie, les classes d'âge. A écouter et à regarder attentivement Nina Hagen et ces dizaines d'autres rockers qui projettent une théâtralité de la révolte, une guérilla sexuelle contre la culture dominante, comment ne pas reconnaître leur profonde affinité élective avec la mentalité de certains personnages des récits de Burroughs ?

De nombreuses personnes qui se baptisent écrivains et ont leurs noms sur des livres ne sont pas des écrivains et n'écrivent pas - un matador qui combat un taureau est différent d'un matamore qui fait des passes sans le taureau. L'écrivain s'est rendu sur les lieux sinon il ne peut pas écrire sur la question. Fitzgerald écrit l'Ere du jazz, à propos de tous les jeunes hommes tristes, des soirées éphémères et des rêves d'hiver. Il l'a écrit et entraîna toute une génération à le lire. Mais il ne revint jamais. Toute une génération errante est sortie de Sur la route. Pour l'écrire, l'auteur doit se rendre sur les lieux et se plier aux conditions pour lesquelles il n'est pas de compromis possible. Il doit prendre des risques. Seuls ces critiques qui veulent et sont capables de le suivre dans son voyage sont compétents pour juger son œuvre.

W. B.

Attention, il ne s'agit pas d'un simple effet de mode qui aurait conduit David Allen, Robert Wyatt and Co. à s'approprier un titre de Burroughs - *The Soft Machine* - mais de leur adoption de certaines techniques d'écriture musicale ou textuelle (le collage et le cut-up) empruntées par eux - et d'innombrables groupes après eux - à Burroughs. Ce ne sont pas des exemples isolés, insignifiants. L'influence directe de Dylan Thomas et d'Allen Ginsberg sur le Bob Dylan des années 60-70 est tout aussi féconde et, certes, l'étude approfondie de ces sortes d'in-put



PHOTO X

techniques, psychiques, libidinales du domaine de la littérature au domaine du Rock'n Roll reste à faire. Le Rock est devenu le langage principal et le plus fort signe d'appartenance précisément parce qu'il est ouvertement transculturel, c'est-à-dire ouvert aux flux créa-

Suite page 34

MON NOM EST BILL BURROUGHS...

Mon nom est Bill Burroughs. Je suis un écrivain. Laissez-moi vous raconter deux ou trois choses sur mon boulot. Ça ressemble beaucoup à une mission. Vous plombez sur l'Interzone avec cet air gris et anonymement mal intentionné qu'ont tous les écrivains.

"Vous pas fou de vous ballader tout seul dans ce coin ? Moi bon guide. Qu'est-ce que vous voulez M'sieur ?"

"Eh bien, euh, j'aimerais écrire un bestseller qui serait un bon livre, un livre sur des personnes et des lieux authentiques."

Le guide m'arrêta. "Ça suffit M'sieu. Je ne veux pas lire votre livre puant. C'est un boulot pour le Lecteur Blanc". Le visage du guide était un écran blanc, des visages d'esbrouffeurs s'y déplaçaient. Franchement votre cas est difficile. Si nous voulons le faire passer dans le circuit, ils voudront un bon bout d'avance. Mais je connais le meilleur pro dans l'industrie, il prend en main que des garçons qui lui plaisent. Il voudra aussi un extrait mais il voudra en tirer un spec.

Eh bien, il me manque une connexion quelque part sur la ligne et je dois terminer d'écrire un livre pour les enfants lancé, bien sûr, sur le marché des adultes. Je n'ai pas fait ce genre d'affaire pourrie pendant toute ma vie sans en considérer quelques aspects. Le livre s'intitulait *Johnny the Space Boy* - des personnages peu dignes de foi vont si loin, et pas plus loin que ça vous laissent n'importe où... dans une nova sur un banc de glace qui glissait sur le sol du Porte Tea Room. Toujours finir dans le mauvais rayon - vous voulez écrire sur la castration et l'inceste et vous finissez avec une partie de pêche au cours de laquelle quatre vieux personnages fuyebres de bande dessinée du *New Yorker* explorent en profondeur leur relation. Je préfère écrire "Mon jardin et ce qu'il signifie pour moi".

Les gens me poussent maintenant à écrire un livre comme *Le festin nu*. Bon, pousser est un bon mot - ou, on est lentement poussé à écrire un livre et cela semblait bien - pas de problèmes avec la distribution, et c'est déjà la moitié de la bataille de gagner quand vous pouvez trouver vos personnages. Les passages érotiques les plus osés que j'écrivais pour mon propre amusement, je vais les laisser dans un vieux coffre dans le grenier en espé-

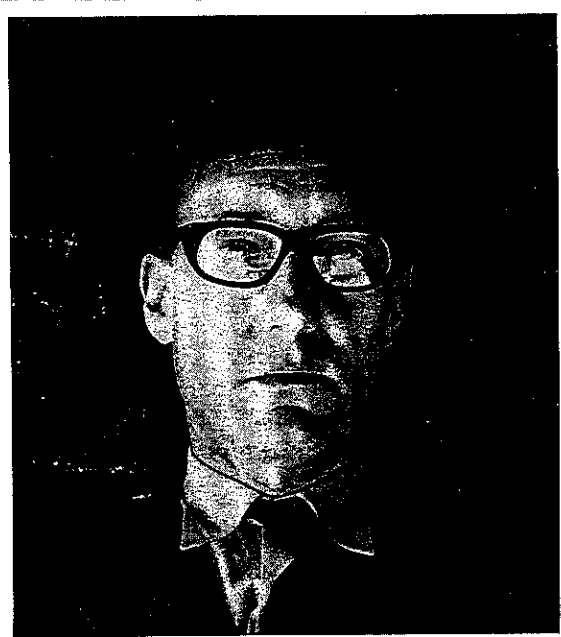


PHOTO X

rant qu'un jeune garçon lointain les trouvera. Pour quoi M'man ce truc est formidable - et je croyais que ce n'était qu'une vieille pelure du Club du livre du mois. Oui j'étais en train d'écrire mon bestseller. Je l'ai achevé d'un trait - rues qui s'évanouissent un ciel lointain - le remis à l'éditeur et je suis resté là à attendre. Il détourna son visage. Je vous ferai signe plus tard.

Je viendrai vous voir, j'aime toujours voir un écrivain dans son trou. Il toussa comme s'il trouvait ma présence suffoquante. Il me rendit visite quelques jours plus tard dans ma mansarde aux grandes verrières sous le toit en pente. Il n'ôta pas son long manteau noir ni son chapeau melon. Il jeta mon manuscrit sur la table.

"Qui êtes-vous, un petit malin ? Nous n'avons pas de permis pour ça. Le permis à lui tout seul coûte plus que tout ce que nous pourrions investir. Ses yeux explo- raient la chambre. "Qu'est-ce que c'est là-bas ?" demanda-t-il en désignant un coffre de marin.

"C'est un coffre de marin. Je le sais. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?"

"Oh, rien, quelques vieilles choses que j'ai écrites et que je ne veux montrer à personne, assez mauvaises en fait."

"Laissez-moi y jeter un coup d'œil."

Dire que je n'ai jamais eu l'intention de publier ces pages serait peu honnête. Je les ai laissées là au cas où mon bestseller serait tombé sur l'estomac du lecteur moyen comme un sac de beignets rances - je l'ai vu arriver, nous l'avons tous vu venir - un livre qui possède tout, d'actualité bon Dieu, la scène se déroule dans le Vietnam d'aujourd'hui vu à travers une riche variété de personnages. Comment le rater ? Mais il est raté. Les gens ne l'achètent pas. On dit qu'on peut jeter un sort sur un livre pour que le lecteur déteste le toucher ou pour qu'il disparaisse purement et simplement dans un petit remous de désintérêt. J'ai donc dû me couvrir dans le cas où quelqu'un jette un sort - après tout, je suis un professionnel.

J'aime les jardins du dimanche, froids et lointains, une brume bleu ardoise, mais il faut le dollar yankee pour ce décor.

W. BURROUGHS

LES NOUVEAUX BARBARES

PHOTOS DERECK RIDGERS TEXTE PATRICE BOLLON

Aujourd'hui, il n'est peut-être plus de révolte ni de liberté possibles que pour ceux qui n'ont rien à perdre: c'est ce constat désespéré que semblent établir d'elles-mêmes les photographies de Derek Ridgers prises dans les rues de Londres.

Malgré une communauté d'apparences, souvent remarquée, il n'y a en effet pas qu'une simple volonté de "tribalisme" dans l'accoutrement, les peintures, les scarifications rituelles et les coiffures "primitives" des héritiers des punks. On se trouve bien au-delà, lorsque la marque se veut définitive, irréparable, indélébile - comme dans ces croix gammées ou ces aigles nazistatoués à même le front ou les joues.

Une épingle de nourrice fichée dans l'oreille peut se retirer; il n'y paraîtra bientôt plus rien. Une coupe à la Mohican reprend avec le temps son cours normal. Qui se scandalise encore pour un crâne rasé ou des mèches dressées et peintes? Dans notre Ere du Vide, l'Indifférence règne. Tout s'échange, tout s'équivaut, tout est permis, et plus rien ne provoque de scandale. Notre société, qui progresse et s'élargit en recyclant sans cesse ses propres déchets, fait même de ces déviations minuscules une industrie, un art, des modes, des styles de vie: elle socialise tout, transformant la boue de la révolte en or et en argent. Mais on ne recycle pas l'Irréparable. Arborer un tatouage sur le visage, c'est entrer dans le domaine de l'Irréversible. Tout retour à la normale est désormais impossible. On est marqué à vie, désigné à l'insulte et au rejet des autres. On n'a pas fait le choix - provisoire - de la "marge": on s'identifie avec le Mal; on est devenu le Mal. On a excédé les limites sociales. On n'avait pas d'identité: on se charge d'un Destin.

Il y a bientôt cinquante ans, en pleine occupation allemande, les Zazous, ces poseurs de l'ère du Swing, de la Révolution Morale de Pétain et des coupons de

rationnement, décidèrent ainsi, eux qui n'étaient pas Juifs, de coudre sur leurs vestons longs l'Etoile de David, que la Police française, devant les désirs des Nazis, avait rendue obligatoire pour les Israélites. C'était une provocation. Mais, pour certains, le jeu basculait irrémédiablement dans le drame. Nombre de ces snobs inconséquents, que les Miliciens taxaient de "lâches efféminés", finirent ainsi à Drancy et bientôt à Auschwitz.

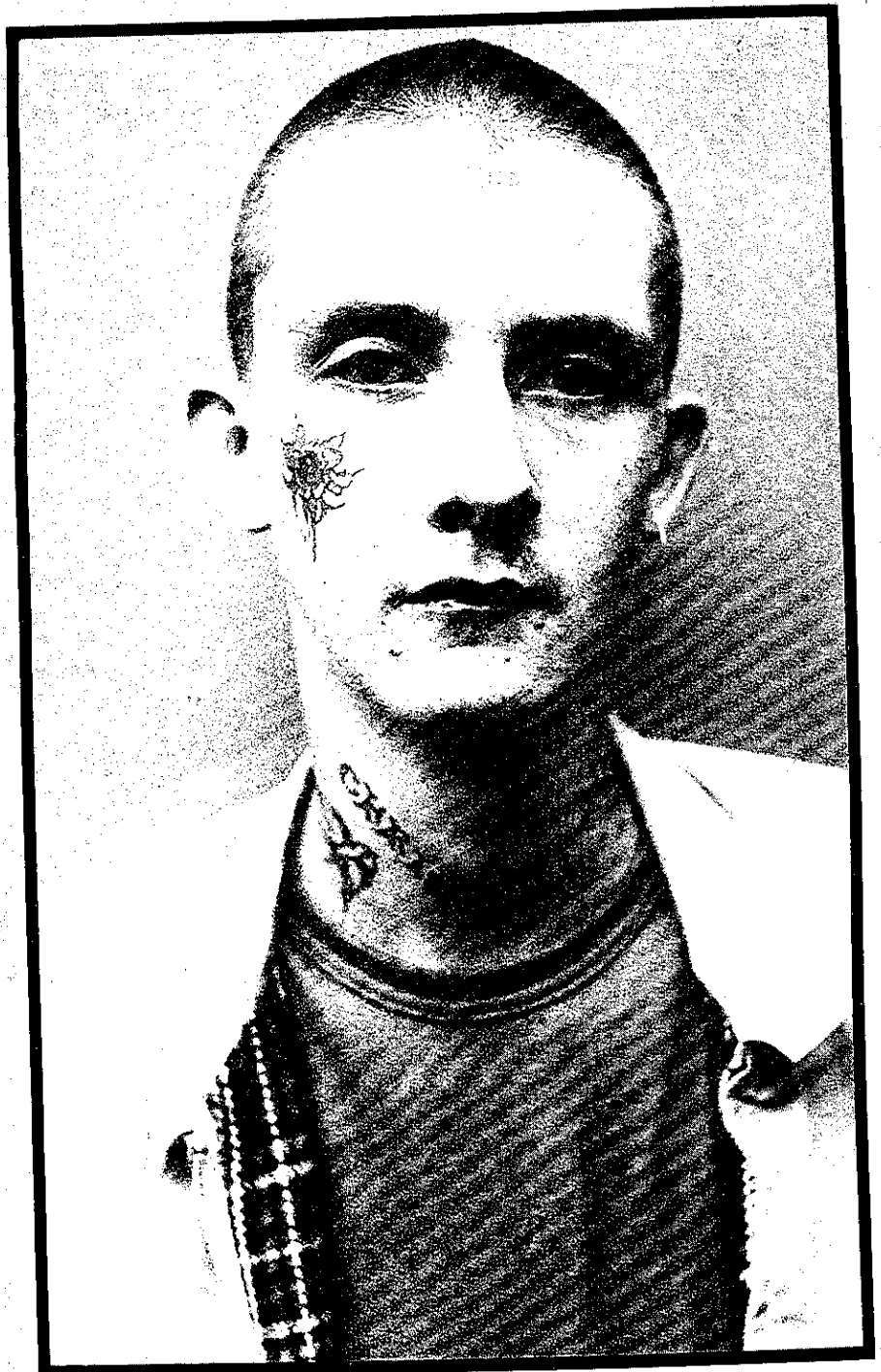


En prenant ce risque conscient, les Zazous ne revendiquaient pas seulement le droit à l'extravagance. Leurs habits seuls auraient suffi à cela. Ce qu'ils voulaient était autrement plus important et dramatique: vital. Trop jeunes pour faire des choix - collaboration ou résistance -, trop vieux pour faire les innocents, ils voulaient montrer qu'ils n'avaient pas de place dans cette société qui les entourait. Montrer aussi que si

l'on refusait l'hypocrisie des discours pré-établis, il ne pouvait en être autrement. En assumant messianiquement la nullité des autres, en la revendiquant même, ils exprimaient le dégoût qu'ils en avaient. Par leur suicide symbolique, ils montraient que la seule attitude correcte et conséquente dans un temps confus était de se retrancher volontairement du Jeu. Leur "folie" était témoin de leur plus grande raison; leur mort, un signe de vie. Ces "dégénérés" dont la presse se gaussait étaient peut-être les plus grands - les seuls - civilisés de leur époque. Ces lâches témoignaient du plus grand courage, celui du Retrait. Ces pourris étaient saints parce qu'ils volontairement maudits.

Il en est de même aujourd'hui, toutes proportions gardées, de ces nouveaux barbares que Derek Ridgers photographie. Rien à voir avec ces modernes épicuriens qui empruntent des images pour séduire, et font de la superficialité un emblème. Eux côtoient le vide; chacun de leurs pas ouvre un gouffre; leur jeu tient de la roulette russe. La vision de ces amoraux est profondément, intensément, MORALE. En se désignant à notre regard, en endossant tout le Mal qui se trouve autour d'eux et dont ils ne sont aucunement responsables, ces nouveaux barbares nous renvoient l'image de notre nullité confortable et satisfaite. Par leur extrémisme, en opposant leur Passion contre notre raison, ils brisent le cercle de notre Indifférence. Ils font éclater nos délicats conformismes et anti-conformismes. En poussant à bout le jeu de l'apparence, ils nous montrent que tout est vanité, que seule la Mort est réelle, parce qu'irréversible, irrécupérable. Ils font honte à nos prudences et à nos compromissions. Ils poussent la pureté jusqu'au crime. Ils se vautrent dans la boue, afin de mieux mériter l'Aurore. Louons donc bien haut leur Excès: lui seul peut nous rendre la Vie.

Patrice Bollon



Arborer un tatouage sur le visage, c'est entrer dans le domaine de l'irréversible.



Par leur extrémisme, ils brisent le cercle de notre Indifférence.

Les NOUVEAUX BARBARES.



Eux côtoient le vide. chacun de leurs pas ouvre un gouffre.

DEREK RIDGERS, photographe basé à Londres, s'est spécialisé dans l'étude des jeunes marginaux, des réprouvés, des déclassés. Il publie dans The Face, le NME, et la grande presse magazine. En France, ses photos ont été exposées au Musée d'Art Moderne de Paris et il a connu la consécration avec un portfolio dans Photo.



THE FALL
Perverted
By Language
Rought Trade/Virgin
(dist. Ariola)

Rock oppressant parasité par des guitares en larsen, mélodies coincées dans une rythmique étouffante, textes surréalistes vomis par la voix déglutée de Mark Smith. New-wave extrémiste? Heavy metal minimal? En tout cas le meilleur album de The Fall depuis *Grotesque* en 80. La connexion Rough Trade Angleterre/Virgin France commence bien, bravo.

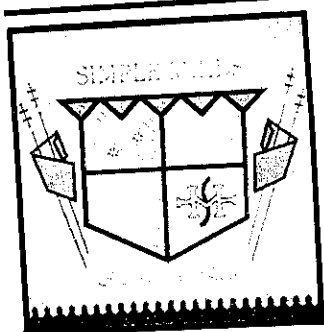
P.B.



THE SATIE COMPANY
Sept Tableaux
Phoniques
Nato

Hommage au grand maître Erik Satie par sept compositeurs anglais, sept originaux de la nouvelle musique. Steve Beresford et son piano, Tony Coe et ses clarinettes, Lol Coxhill et son soprano légendaire, Phil Wachsmann et ses bandes magnétiques, d'autres encore. Un album pas comme les autres, pochette superbe et disque magique, où brûle la flamme irremplaçable de la passion.

P.B.



SIMPLE MINDS
Sparkle in the rain
Virgin

Le rythme de croisière est définitivement trouvé. Après une incursion remarquée dans les sphères dorées du funk, Simple Minds redescend sur terre pour une musique épique et limpide. Produite par Steve Lillywhite, *Sparkle in the rain* concentre un déferlement de percussions d'une incroyable énergie. La voix de Jim Kerr surnage ce torrent de rythmes. Un album rare.

C.C.



IAN DURY
4000 weeks Holiday
Polydor

Pochette "désignée" par le défunt Barney Bubbles, talentueux graphiste. Et Ian Dury en gnome anti-nucléaire à la tête de son orchestre d'étudiants funky-jazzy. Un come-back avec rap, voix sombre et cassée pour blues "cockney". Un Ian Dury tel qu'en lui-même, entre l'humour absurde, le sarcasme et la blackitude militante.

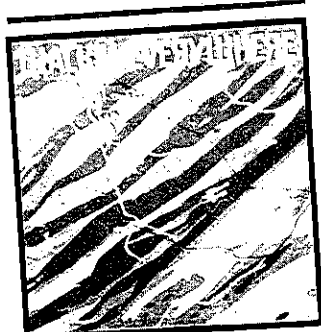
P.A.



UV JETS
Shadows and...
RCA

Encore un groupe de la prolifique Rennes et toujours cette approche différente du rock : UV Jets doit lui aussi quelque chose au défunt Marquis de Sade. Déjà la voix de Bernard Gouret, mais plus encore, cette atmosphère tourmentée et nostalgique. Ce goût des envolées lyriques même si là le rock est plus martelé, scandé. Des débuts discographiques prometteurs.

P.A.



POLYPHONIC SIZE
Walkin everywhere
Virgin

Les belges de Polyphonic Size sont bougrement meilleurs couchés sur le vinyl que sur une scène. Encore un mystère insoluble. Ce deuxième album, toujours produit par J.J. Burnel des Stranglers, n'a rien à envier au premier. Cosmopolite, la Belgique aime jouer le jeu des langues et des mots. L'intelligence de l'écriture chez Polyphonic size se trouve concentrée dans un texte sensuel et sexuel : *irrigation*.

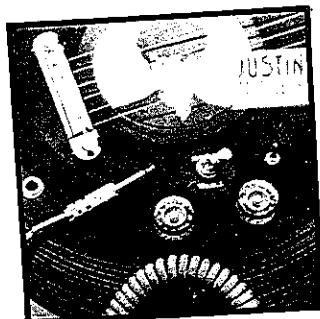
C.C.



THE HISTORY OF THE WORLD, PART 1
New Rose

Le label parisien New Rose a inauguré l'année 1984 (the damned year...) en publiant un très beau disque-objet, un picture-disc prétexte à une anthologie de son écurie anglo-américaine. Californie new-look avec les Outcasts et le Gun Club, nostalgie des années soixante avec les Troggs, groupes mythiques comme les Saints ou le Count. Pour les collectionneurs.

P.B.



JUSTIN TROUBLE
Music Action
(dist. Madrigal)

Justin Trouble ce petit cousin des New York Dolls vient de Long Island. Nourri à la blédine du rock, il en propose une surprenante synthèse : plus de 45 minutes d'un voyage nostalgique, plein de fureur, pathétique, au pays des enfants de la chose électrique. La voie est belle, et la guitare cinglante ou plaintive à souhait. Ce jeune homme qui a déjà produit deux singles dont l'un avec Johnny Thunders (tiens! tiens!) est la future nouvelle coqueluche de la critique française. Sûr! P.A.



JOHN CALE
Caribbean Sunset
Ze/Island
(dist. Phonogram)

Après le somptueux *Music for a new society*, le retour du John Cale rock. Encore sublime! Divagations/romances fiévreuses, l'électricité qui coule dans le sang et la voix au bord du drame. Tripatouillages cosmiques de l'ami Eno, éclairs d'acide violents et déraison géniale. Et si le monde était bien fait, un tube évident *The Hunt*. A ranger à côté de *Fear* et *Slow Dazzle*.

P.A.



BUNNY WAILER
Live!
Solomonic
(dist. Blue Moon)



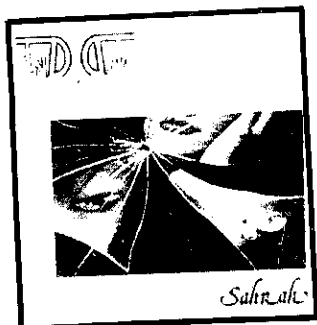
GREGORY ISAACS
Out Deh!
Island
(dist. Phonogram)

YELLOWMAN
Zungu...
Blue Moon

ASWAD
Live and direct
Island
(dist. Phonogram)

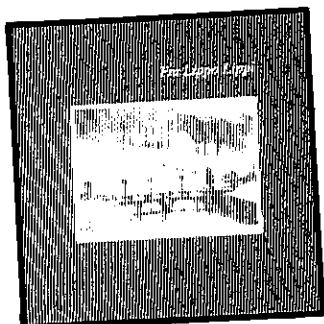
Quatre albums pour dresser état des lieux du reggae en ce début 84. Bunny Wailer souverain, mémoire vivante de la musique rasta, "Blackheart Man" prêt à continuer l'œuvre de Bob Marley le compère disparu. La voix magique, les cuivres et la section rythmique royale, Robbie Shakespeare/Sly Dunbar. Avec Yellowman, on découvre l'artiste populaire, la maître de cérémonie qui fait rire et danser. Le leader d'une nouvelle génération qui refuse d'être enfermé dans le ghetto reggae, rasta et veut retrouver le chemin des discothèques, celui originel de la musique jamaïcaine. Un nègre blond qui est la star de son pays, le DJ triomphant. Gregory Isaacs ne se présente plus : il est le crooner de ces dames. La voix la plus cool des caraïbes, le séducteur absolu. Le look de "pimp" endimanché, il roucoule, swinge souplement. Il est le Sinatra du reggae que la France attend avec de plus en plus d'impatience. Pour Aswad est venu l'âge de la maturité. Ces jeunes enfants du ghetto, presque dix ans après leur début sont toujours là. Leur technique, leur personnalité se sont affinées et surtout ils ont su trouver un style original. Au cours du Festival de Nottingham 83, ils chantent la langue commune des déracinés qui dans les rues de Londres se souviennent de l'île ensoleillée. Et tout cela avec l'énergie et la conviction de rockers.

P.A.



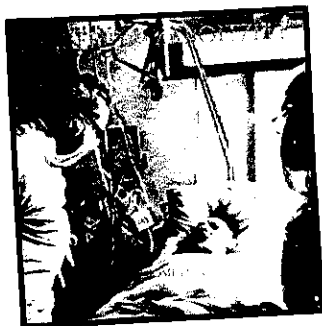
END OF DATA
Sahrah
Divine
(dist. Madrigal)

Un trio venu de Rennes et qui se propulse grâce à ce mini-album dans le club très fermé des rockers français intelligents. Voix qui hurle d'étranges romances, guitare stridente trempée dans l'électricité, boîte à rythme ultra-binaire. Et des claviers lumineux, un orgue et un piano qui exorcisent malicieusement la violence ambiante. Une messe noire réussie. P.B.



FRA LIPPO LIPPI
Small Mercies
Divine
(dist. Madrigal)

Il y a deux ans, ce groupe norvégien était affublé du surnom ambigu de Joy Division nordique. Aujourd'hui, ils ont un son bien à eux, un univers sonore tout en contrastes. Rythmique omniprésente, lourde ou légère, et des enluminures délicates, arpeges de piano classique ou chorus de xylophone. Un disque dense et fort à découvrir de toute urgence. P.B.



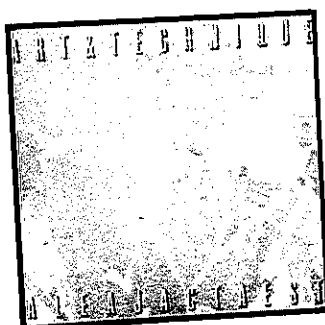
THIERRY ZABOITZEFF
Prométhée
Cryonic Inc.
(dist. Madrigal)

Le poly-instrumentiste d'Art Zoyd poursuit la quête sonore de Terry Riley et Jon Hassell. Les rythmes frémissent, les percussions flottent, les séquences répétitives surgissent et disparaissent. Une musique climatique qui envoûte, des règles strictes qui se rapprochent des ragas indiens. L'atmosphère est subtile, l'auditeur devient actif et captivé. P.B.



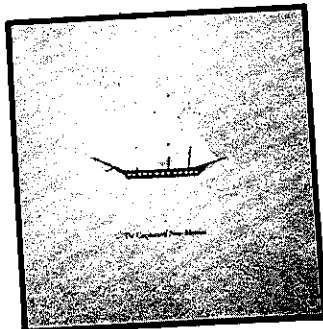
LIFETONES
For A Reason
Tone Of Life (import)

Déjà dans This Heat, Charles Bullen était fasciné par le reggae et ses syncopes ensorcelées. Maintenant, il a formé Lifetones avec le rasta Julius Cornelius Samuel, un dieu de la percussion. Bullen assure lui-même guitare, basse, clarinette et voix. Rythmes décomposés, techniques dub ré-inventées, ce premier mini 33 tours est une réussite absolue. P.B.



ART & TECHNIQUE
Alea Jacta Est
New Rose

La new-wave "hi-tec" inventée par Art & Technique se porte bien. *Radio City Deutschland* et *Psychic Dance Floor*, deux danses discoisées pour faire se tremousser les mutants urbains hallucinés. Sur l'autre face, *Another Day Another Life*, un slow futuriste fait baisser la tension. Un produit dans la lignée du technopop européen. P.B.



THE CAMBERWELL NOW
Meridian
Duplicate Records (import)

Sur la pochette un bateau stylisé vogue toutes voiles dehors. Sur le vinyl Charles Hayward le batteur de feu This Heat nous invite au baptême musical de son nouveau groupe. Face un : une mélodie chantée, des bruitages hypnotiques, une comptine malade. Face deux : un rock tout en brisures, une rythmique fracassante en contretemps. Une aventure musicale à suivre. P.B.



THE CURE
Japanese Whispers
Polydor

Sous-titre du 33 tours : les singles de Cure de novembre 82 à novembre 83. Huit titres passent du statut incertain de hit temporel à celui de morceau éternel du rock. Et aussi une compilation utile, véritable autopsie de l'évolution d'un son, du passage de Cure de la new-wave à une pop à la mode, plus grand public. Un disque in memoriam...? P.B.

MAXI
45 T



SHANGAI EXPRESS
Hawaii

Deux faces trop courtes, quatre morceaux qui tapent dans le mille, une décharge de rock'n'roll. Harmonies primitives, rythmes speedés, textes naïfs hurlés par Pascale l'Asiatique. Le Shangai Express est un anti-Indochine qui a tout compris. Grâce à des groupes comme celui-ci, le rock authentique arrive à subsister en France, au-delà des modes éphémères. P.B.



FAD GADGET
Collapsing new people
Mute (dist. Vogue)

Fad Gadget, c'est Frank Tovey. Un fêlé qui pratique une techno/industrialo/pop minimaliste. Impressionnant sur scène, il sait comme ici faire tourner les sons pour une sarabande hypnotique. Entourée des teutons furieux Einsturzende Neubauten, il a quitté les "bruits fonctionnels" des débuts pour cette invitation à la danse métallique. P.A.



THE SMITHS
What difference does it make?
Rough Trade (import)

Troisième single et encore une superbe romance de Morrissey. Un parfum sixties dans les guitares de Johnny Marr et cette même simplicité conquérante. Une même évidence aussi : The Smiths ont ce quelque chose de rare, d'exceptionnel. La séduction de cette voix et cette guitare mêlées est affolante, magnétique. "C'est toute la différence" pour répondre à la question posée par le disque. P.A.



COLOUR BOX
Mini album
4AD New Rose

Production poussive pour ce groupe intéressant. Le premier simple comportait deux petites merveilles d'esthétisme noir *Breakdown* et *Tarentula*. Avec le maxi 4 titres, Colour Box se tourne délibérément vers des rythmes plus colorés : mélodies approximatives prétextes à des collages - voyages : break-dance à New York, beat africain et retour par Londres. Nécessite une attention particulière. C.C.

K K

i i

Z N

O

U R

M K



LE PALACE

8, rue du Fg Montmartre - 75009

Il ressemble davantage à un château fort qu'à un théâtre. On peut dîner dans l'ancien Privilège (env. 150 F) et danser dans ce qui était la discothèque et qui est devenu un club aux grands canapés gris. Gris acier sont les murs et gris les uniformes des serveurs. Le Palace est devenu un écrin de métal pour hommes forts et riches et femmes belles et fragiles.

SKY MY HUSBAND

14, rue du Plâtre - 75004

Sapes en tous genres dans une petite boutique rétro. Plumes, boas, bibis mais aussi quelques créations de nouveaux stylistes. Décor style grenier de grand-mère. On y rencontre Sapho ou Supernana, les copines de Chanchan qui tient la boutique, vampires à leurs heures.

L'ESCURIAL

11, bd de Port Royal - 75013

Si c'est samedi, s'il est minuit, c'est qu'il est l'heure d'entrer, pour la première ou la centième fois à la séance/cult d'un cinéma qui deviendra (peut-être) un cinémacult. **LE BUNKER DE LA DERNIÈRE RAFALE, BILLY BRACO, ERASE HEAD.** En outre, dès qu'elle sera tournée (par Caro et Jeunet, auteurs du **BUNKER**) la vidéo de KaS Propduct s'ajoutera à cette dernière séance qui fait salle comble depuis deux ans.

LA MOUSSON

9, rue de la Bastille - 75004

A l'heure tranquille où les lions vont boire, on peut aller vers la Bastille. À côté de Boffinger, grande brasserie chic et classique, Nicolas et Walter ont ouvert ce bar et ce restaurant. Décor des films de James Ivory, armée des Indes, colonial anglais. En bas, le bar, au premier étage, le restaurant auquel on accède par un (très) petit escalier. Il y a beaucoup de monde, malheur à qui n'a pas réservé. Tous ces journalistes, publicitaires, mannequins, stylistes qui viennent ici peuvent être de la chair fraîche pour le vampire que vous êtes mais ils ont aussi des dents longues et gare à qui sera mangé. De toutes façons les curries dans vos assiettes pourraient momentanément vous distraire, mais pas autant que les délicieuses serveuses canadiennes, scandinaves ou françaises. (bar env. 20/30 F. Restaurant env. 150 F.)

L'HÉLIUM

3, rue des Haudriettes - 75003

Ce bar-restaurant-vidéo est tellement branché qu'il peut aussi bien être considéré comme un "rendez-vous de chasse". On y rencontre, en une soirée tout et tout le monde. L'Hélium, pourtant tellement caractéristique, est, en fait, complètement éclectique et, loin d'être juste le repaire des "gens en noir", c'est une plaque tournante et (presque) une institution.

YVAN ET MARZIA

4, place Ste Opportune - 75001

Ils font partie de l'histoire des Halles et parmi les rares à n'avoir changé ni de style ni de décor. Le plafond de la boutique, un ancien café qui s'appelait "L'avion" est fait d'un superbe aéronet en staff peint aux couleurs des murs. C'est ici qu'on peut trouver cette robe longue en jersey noir qui fera ressembler Vampirella à la créature de Chas Adams, ainsi que les gants et les dentelles que porte Siouxsie sur la couverture de Gloria.



MUSICAL BOX

3, rue Aristide Bruant - 75018

Un autre Hélium, un autre Astaire, un autre Casablanca ailleurs que dans le quartier Halles/Marais? Impossible mais vrai, pas trop loin du métro Blanche, voici un bar-restaurant-vidéo chaleureux, animé et pas snob. Décor moitié rustique (on est quand même à Montmartre, c'est la campagne), moitié retro/high-tech. Betty Boop vous sourit sur le mur. Marc fait des cocktails admirables et l'ambiance monte vite. Sur les deux écrans, comme partout funky et new wave, mais peut-être davantage de new wave (bar de 15 à 35 F.)



Ces scènes, ces adresses, ces lieux ne sont pas tous "aussi noirs que vous le pensez". Le vampire le plus endurci peut vouloir, de temps en temps, changer d'atmosphère. Voici un itinéraire pour bien commencer le printemps 84 à Paris sur Seine.

LESCATACOMBES

Le plus souterrain mais non le plus underground puisqu'on en parle même à la télévision! On y pénètre par des entrées secrètes (se munir d'un levier pour soulever la plaque) et la descente de l'échelle peut se révéler périlleuse si vous y croisez des adeptes qui eux, renoncent. Une fois en bas, guidés par vos lampes de poche, le son et les graffitis, suivre les points rouges - trouvez la salle Z. Des fêtes mystérieuses y ont lieu parfois. Certains groupes comme Mome Rath y jouent, on peut également rencontrer vers les 3 h du matin des groupes de spéléologues amateurs en grande tenue. Atmosphère poussièreuse et ambiance potache.

Divine



END OF DATA

SAHRAH

MINI LP - DIV 284

FRA LIPPO LIPPI

SMALL MERCIES

LP - DIV 184

MADE TO MEASURE

COMPILATION

MINIMAL COMPACT - BENJAMIN LEW

AKSAK MABOUL - TUXEDOMOON

LP - DIV 1283

FLUE

VISTA

LP - DIV 1183

COMLOT BRONSWICK

L'IMAGE OUBLIÉE

MINI LP - DIV 983

TUXEDOMOON

THE CAGE

MAXI 45 - DIV 483

MECANO

RETITLED

LP - DIV 383

MECANO

AUTO PORTRAIT

LP - DIV 283

MINIMAL COMPACT

ONE BY ONE

LP - DIV 1182

TUXEDOMOON

TIME TO LOOSE

MAXI 45 - DIV 782

Distribution

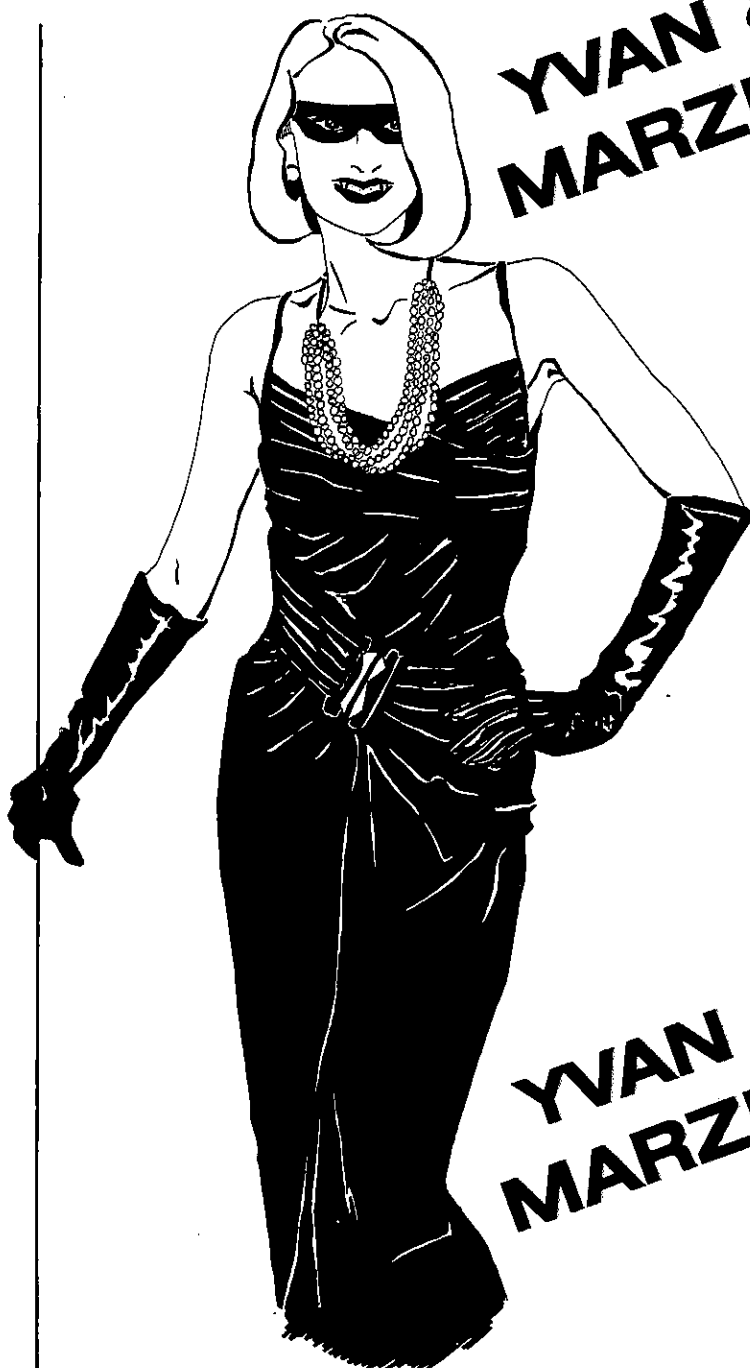
MADRIGAL

MADRIGAL

140 RUE DU THÉÂTRE

75015 PARIS

4, PLACE SAINTE-OPPORTUNE PARIS-LES HALLES



YVAN & MARZIA

YVAN & MARZIA



LA SÉBALE
Tous les jeudis.
A L'OPÉRA NIGHT
30, rue de Grammont - 75009

A partir de 23 h mais, en fait, bien plus tard, brillent les feux sombres de la Sébale. Là, dans un décor somptueux aux velours épais et aux lustres dont les cristaux reflètent sourdement les "gens en noir" qui se pressent pour écouter Alien Sex Fiend, P.H.A.S., Knives et d'autres groupes tout aussi ténébreux, vous êtes chez vous. A la Sébale, tout n'est que luxe, rock et volupté.



LE TEMPLE
Tous les mercredis 23 h
AU FLASHBACK
21, rue des 4 vents - 75006

Cyril et Pierre-Olivier ont poussé le bouchon jusqu'à St-Germain-des-Près. Là, dans une cave gothique et baroque ils organisent des fêtes à thèmes (Bauhaus, cannibales) et des soirées émaillées de performances délirantes et hilarantes. Comme à la Sébale, c'est un endroit où l'on peut s'habiller et qui en vaut la peine.



RAFFIK
35, rue Ste Croix
de la Bretonnerie - 75004

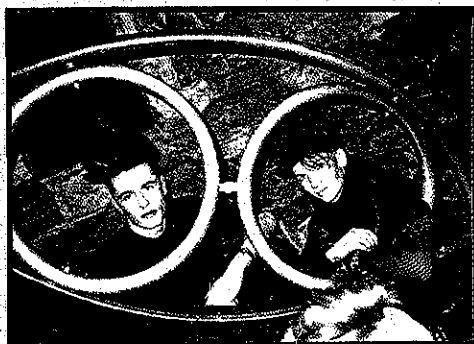
Ce beau jeune homme, un des créateurs les plus doués de sa génération, va enfin être dans ses murs. Ouverture courant mars et mode punko-orientale.

ALI RESTAURANT
33, rue des Lombards - 75001

A priori, le rideau de fer décoré pop-art pourrait être plutôt un grossiste en jeans ou blousons qu'un endroit à la mode. Mais, une fois trouvée la sonnette, le guichet ouvert, puis la porte, Ali s'avère être un restaurant tout à fait agréable. On y rencontre beaucoup de musiciens et gens du show-biz, délicieuses salades et Chili con carne (env. 150 F).

ASTAIRE
147, rue St-Martin - 75003

Le charme du grand Fred. Dans un décor de comédie musicale. Les toiles ondulées et les stores vénitiens font penser à "La Belle de Moscou". A l'écart de la foule de Beaubourg, on peut déguster, de 12 h à 2 h du matin et sept jours sur sept, de délicieuses tartes ou des "strudels", faits à la maison. Vous boirez des cocktails de jus de fruits frais (22 F). En regardant des comédies musicales, des Tex Avery ou les plus récents vidéo-clips. Didier Walter et Richard Tabachnik, qui ont créé Astaire, vont ouvrir, fin mars, un superbe **AVIATIC CLUB**, au 23, rue Ste Croix de la Bretonnerie. Ce complexe de 300 m², bar, restaurant, discothèque, aux décors très sophistiqués développera encore davantage vers le marais l'esprit moderne.



SCENES . SCENES



LES 120 NUITS
8, bd de Strasbourg - 75010
(tous les mer., jeudi, ven.)

Ouvert depuis septembre 83 par l'équipe de Radio-Cité 96, les 120 NUITS ont, tout de suite, rencontré un succès fulgurant. Leurs concerts, performances et manifestations diverses sont à la pointe de l'actualité musicale et artistique, leurs D.J. sont sympa alors... on continue à y aller.

THE DEPOT
105-109, rue
Quincampoix - 75003

Cette rue a encore frappé. Christian qui vient d'ouvrir cette boutique-galerie-théâtre a choisi d'investir dans les nouveaux créateurs. L'invitation est lancée, les propositions sont attendues. On y trouve déjà ces xxxxx de très graphique boucles d'oreilles de Witosz.

JUSTIN TROUBLE

RECORDS
Music Action

15 . CARREFOUR DE L'ODEON . 75006 PARIS . TEL . 326 . 09 . 72

PHOTO: Philip SCHLUNG AD: Philippe CHANET

(il n'y a pas de basse dans ce disque), à Kim Fowley et aux compilations, *Pebbles* et *Nuggets*; l'autre nous ramène au Batcave et au post-punkabilly menaçant, aux atmosphères troubles et nauséuses.

Alien Sex Fiend ne se prend pas au sérieux mais sa folie furieuse les détachera de la masse new-glamour. Avec leurs mannequins trucidés, on peut dire que la mort est ici ricanante. March Violets a fait ses premières armes au côté des Sisters of Mercy et s'apprête à sortir son premier lp. Un chanteur et une chanteuse s'affrontent dans un duo implacable; vitale est la description personnelle qu'ils font de leur musique, la comparant même à un scalpel: un courant post-Siouxie, moins fragile que les Cocteau Twins.

Quant aux mutants punks, ils ont presque disparus : Zounds, Actifed et Blitz (*telecommunication*). Le must de revival trash et glamour, les Lords Of The New Church, qui ont certainement choisi le créneau religion-barbarie-films d'horreur par pur opportunisme. Mais qu'importe Stiv Bators (ex Dead Boys) et Brian James (ex-Damned) groupe punk qui arborait déjà une image malsaine de Dracula fossoyeur ont concocté le meilleur album de ce genre à nos jours (*New Church*).

album de ce genre à nos jours. (*New Church*). Guildford est une bien curieuse cité qui doit être une escale intergalactique: en viennent les Stranglers, Andi de Sex Gang, James t. Pursey et Longpig. Pursey, après avoir essayé de se reconverter dans la new wave (*Imagination camouflée*), nous a sorti un bien curieux lp de psychédélisme futuriste et angossé (*Alien orphan*), avec des textes obscurs et des références aux "hommes en noir" chers aux Stranglers. Il fréquente assidument la Batcave, s'oriente vers un néo-tribalisme moderne: un simple (*Animals have more fun*), un lp (*Revenge is not the password*) et des participations à toutes les compilations: (*Whip*, *Batcave*). Son meilleur titre: *Black dolphins*. Sans être l'évènement de l'année, son album est riche, déroutant et bourré d'idées. Sham 69 et le punk semble bien loin de ces tambours menaçants et de ces glissandos dangereux. Ses petits protégés, Longpig furent les plus talentueux des très jeunes groupes non punks: plus étranges que Pursey, avec des chansons junks perverses, ponctuées de saxes tristes (le maxi *Primitive sensability/batboy Simo*). A cause de l'abus de drogues dures et de l'incompréhension dont est victime leur musique, ils se sont séparés.

UN PSYCHÉDELISME INCANTATOIRE.

Du côté des germanophones, les Zurichois de Dressed Up Animals ont sorti un lp de parodies méchantes de toutes les valeurs sûres de la New Wave (Pil, Eyeless in Gaza) : musique Afro-Techno, mélange à un psychédéisme incantatoire et profané. X-Mal Deutschland est le seul groupe teuton à s'être vraiment risqué dans le gothique : formé de quatre filles et d'un bassiste, il s'est rapidement fait connaître avec le simple *Schwarze welt* et le sublime *Incubus succubus* au son post-Siouxsie très noir, très violent et très allemand. A l'instar de Malaria, ils utilisent la chanson allemande et les rythmes lourds du folklore dans leur beat post-punk incantatoire. Ils ont depuis du folklore dans leur beat post-punk incantatoire. Ils ont depuis du folklore dans leur beat post-punk incantatoire. Ils ont depuis du folklore dans leur beat post-punk incantatoire.

Le revival trash-rock est dû principalement au tapage sans précédent qu'ont fait les Virgin Prunes, un groupe qui refuse toute appartenance à cette scène même s'ils en sont des précurseurs talentueux. Gene Loves Jezebel est également un duo de chanteurs équivoques. Ils ont une culture celtique comme les Irlandais des Prunes, dont ils ignoraient l'existence jusqu'à leur arrivée à Londres en 81. Surnommés les "Exorcistes", ils abhorrent le glamour gothique de la Batcave et ont écrit une chanson peu aimable sur Siouxsie, *No voodoo dollies*. Ils sont les enfants terribles de cette vague. Pour *Promises*, leur lp, ils évoluent d'un psychédéisme sombre à la grâce romantique et enfantine en passant par une folie tribale puérile et débridée (surtout sur scène).

La Jerusalem de ce courant est le cauchemar urbain coincé entre le désert de la mort, la plus grosse faille sismique du monde : Los Angeles. Les extrémistes zombies-punks Screamers, Nervous Gender, Nuns furent une source d'inspiration, comme les sorcières vaudoises Cramps et Gun Club. Ces deux

derniers diffèrent dans leur musique mais dans leur démarche: utilisation des mauvaises vibrations, de la magie noire et de l'esthétique des mauvais B-movies qui prolifèrent autour d'Hollywood; même attitude de loosers, typique d'un certain rock américain. Les Cramps tirent leurs racines du cinéma des zombies (les personnages mythiques de l'horreur: Frankenstein, Dracula). En outre ils ont un culte pour Screaming Jay Hawkins dont ils reprennent certains titres. Punkabilly et Psychobilly se bousculent dans leur univers sans basse où la batterie semble morte-vivante. Lux Interior et Poison Ivy forment un couple étrange qui semble vampiriser tout ce qui les approche. Bryan Gregory, le premier guitariste, les quitta brutalement pour former les éphémères Beast au look préhistorique-trashy; même chose pour Kid Congo. Vous pouvez toujours vous consoler à l'écoute du bootleg vert *Cave rock* (New Wave import) et de *Smell of female*. Christian Death est l'association cryptique entre un guitariste, Rick Agnew et un travesti poète: Rozz Williams. Celui-ci vit reclus dans une communauté moyen-âgeuse des montagnes rocheuses et a passé la majeure partie de 83 à l'hôpital: crucifixion sur scène par ses fans lors de sa dernière tournée. La poésie de Rozz a l'hémétisme des décadents français de la fin du XIX^e siècle, plus proche de l'Europe gothique avec un soupçon de folie luciférienne typique de LA. Gypsy Jokers enlevaient des passants pour brûler les corps dans des crématoires portatifs. Manson immola Sharon Tate et son fœtus dans des conditions particulièrement sanglantes. Christian Death a un son heavy, un rock'n'roll californien, dégoulinant de basses abyssales, de batterie cérémoniale et de vrillements suraigus. Aux dernières nouvelles, Rozz s'est séparé de son guitariste Rick Agnew qui a formé un nouveau groupe avec un look glitter/bal costumé. L'Invitation au suicide sort *death wish* et bientôt un second album qui sera enregistré à Londres en mars.

Un autre groupe local excelle dans le genre, Belzebùth Touth, avec un travesti mexicain en guise de chanteur-prédicateur qui se prend pour la Madone : musique furia punk mutante ponctuée de synthé. Ils font partie d'une scène importante sur L.A. et San Francisco : d'anciens punks, d'anciens "industriels" et que plusieurs compilations regroupent : *Hells comes to your*

house (Bemis Brain), *Red Spot* (Subterranean), *The future looks bright* (Posh Boy)... Les meilleurs sont : 45 Grave, Choir Invisible, Middle Class. Le gros du contingent a des racines punks encore très marquées : Negative Trend, Nig Heist, Felix Culpa, Sick Pleasure, Code Of Honor, et surtout Crucifix, et leur paroxystique 1984, sorti début 83. Une compilation devrait bientôt voir le jour sous le nom de *The gist of noise*, avec Cyclones, Smersh, Nothend, Seless Hate, F.I., Stahlbau, de nouveaux anges de l'enfer sous le soleil de Californie (invitation au suicide).

tion au suicide). The Unknowns ont surtout la vision malade des fans de séries B et leur album est d'une beauté "zombie" avec des mélodies "formolées" comme s'ils maintenaient leur nostalgie dans la fraîcheur du tombeau. Le meilleur album des Fletheaters est incontestablement *A minute to pray, a second to die*. T.S.O.L. est l'épitaphe des tombes yankees, mais aussi un groupe qui a eu son heure de gloire au début des eighties avec un album *Dance with me*, et un maxi-titres, *World War III* (Posh Boy). C'est le plus hardcore des deathbands. T.S.O.L. signifie *Three scums on LSD* (*The summer of love*, *True sounds of liberty* *True sons of liberty*). Les Américains de Dijon, de retour d'exil ont enregistré un terrible album *Prehistory* (Prehystery), ce qui ne vous empêche pas de redécouvrir leur dantesque maxi *Onward Christian Soldier* qui ferait passer PIL pour des enfants de chœur. Le logo qui leur servait de nom, est devenu Circle X. Ils sont basés à Louisville. New-Yorker offre que Dark Day, formé par Robin Lee Crutchfield, ex-Dha avec Nancy Arlen de Mars et Nina Canal alias UT, condensé de la folie No-New-York et de l'angoisse postnew wave. Dark Day est terrifiants de peur malade et de rush urbain (un maxi : *Extermination angel*).

Mais la marée noire semble submerger la terre entière. L'Espagne, l'Italie et même la France a ses sectes/rock (nous y reviendrons). Satan étend chaque jour son territoire, tresse ses toiles d'araignée dans lesquels les innocents viennent se perdre. Le grand jeu de la mort est commencé pour "de rire ou pour de vrai". A vous de choisir.

PATRICK ROGNANT

PATRICK ROGNANT

SIOUXSIE AND THE BANSHEES



aux flux createurs de toutes provenances (ce qui n'est pas le cas des langages academiques petrifies et impermeables aux mutations socio-culturelles). Voilà pourquoi Burroughs, Gioro Ginsberg et d'autres poetes conscients de leurs analogies libidinales et politiques, avec les rochers preferent donner leurs performances dans les boites punk ou des salles de concert, la ou on ecoute les *Strangler* ou les *Clash* plutot que du Boulez ou du Mireille Mathieu. Ce n'est pas un choix tactique, c'est un choix philosophique.

Burroughs a toujours été et reste un "en dehors" à tout point de vue : sexuel, religieux, littéraire, géographique. Sa haine du monothéisme sous toutes ses formes - y compris sous sa forme marxiste - est inséparable d'un certain nomadisme, d'une certaine fluctuation domiciliaire. Gilles Deleuze avait déjà repéré l'importance, chez Kerouac, de la ligne de fuite hors-conjugalité, hors-industrie, culturelle, hors-norme linguistique qui avait poussé ou conduit l'auteur de *On the road*. Avec Burroughs, l'exil fut longtemps une règle de vie. De la maison en hors de la Nouvelle-Orléans (décrite par Kerouac à l'occasion de la visite qu'il y fit avec Neal Cassady), au légendaire Beat Hotel de la Rue Git le Cœur (ou nous fîmes connaissance en 1959), à son appartement rudimentaire de Tanger, à sa minuscule chambre-cellule de Duke Street à Londres, à ses quartiers d'hiver au Chelsea Hotel de New York, je n'ai jamais connu Burroughs vivant autrement que dans d

provisoire. Ses adresses, des nids d'agle transitoires. Saut, peut-etre, depuis que, grace a James, son secretaire, il s'est installe dans un trou perdu du Middle West, au Kansas, loin de toute scene sociale ou erotique qui pourrait le distraire de son travail. Ce symbolique retour au berceau s'est produit au meme moment ou il a abandonne le cut-up pour une forme d'ecriture plus lineaire, plus classique, moins violente. Mutation biologique. Peut-etre. En tout cas, pas un simple retour en arriere vers le recit monosemique et "objectif" de son premier livre. *Junkie*, publie sous le pseudonyme de Lee Finies, pour lui, les intenses activites sexuelles, plus proches de l'action painting et du tir a l'arc zenique du cou, a la papa, finies les nuits de defonce au Dancing Boy Cafe de Tanger, d'ailleurs disparu, finies ses sejours dans les bouges d'Amerique centrale, finies ses incursions sur les barricades des etudiants insurges de Chicago, ou il se tendit avec Jean Genet, en 68, et consacre maintenant son temps a son double travail de ramassage de materiel, imprimés litteraires, scientifiques, anthropologiques, journalistiques, et d'ecriture. Cette collecte de matiere brute selectionnee, rangee, retravaillee, fait penser a la methode employee par un autre ramasseur de genie, l'artiste-poete dadaiste Kurt Schwitters et a son Merzbau.

Becc homo. Voilà l'homme, l'inventeur hors pair dont nous vous invitons a lire, a relire et a etudier les remarquables prophetes. ●

Jean-Jacques Lebel

Jean-Jacques Lebel

TOUS LES JOURS

Libération

VIVEZ L'AVENTURE DE L'ACTUALITE

Olivier PINCHART



ZERO
PRODUCTIONS

TOURNÉE MARS 84

LILLE - 22 MARS - PALAIS DES CONGRÈS 20 H

ROUEN - 23 MARS - EXO 7 - 20 H

PARIS - 25 MARS - ESPACE BALARD - 20 H

LYON - 26 MARS - PALAIS D'HIVER - 20 H

MARSEILLE - 27 MARS - LE STADIUM - 20 H

polydor